

Université de Montréal

**Discours sociaux et aliénation
dans deux romans de Gary Victor**

par
Marie-Andrée Lambert
Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M. A.)
en littératures de langue française

Mai 2011
© Marie-Andrée Lambert

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Mémoire intitulé :
Discours sociaux et aliénation
dans deux romans de Gary Victor

présenté par :
Marie-Andrée Lambert

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président rapporteur : Josias Semujanga

Directrice : Christiane Ndiaye

Membre du jury: Francis Gingras

RÉSUMÉ

L'aliénation est une problématique clé de la littérature haïtienne. Ce thème, abordé à de nombreuses reprises, est renouvelé dans les œuvres de l'écrivain Gary Victor, plus particulièrement dans les romans *À l'angle des rues parallèles* et *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*. Ce mémoire a pour but d'étudier l'aliénation due à l'assimilation des différents discours qui circulent dans la société. Victor ne fait pas que montrer l'aliénation collective et individuelle ainsi que les différents mécanismes qui provoquent cette «folie». Il campe ses récits dans un univers chaotique où les modalités interdiscursives de la représentation des lieux et des milieux viennent renforcer cette impression d'aliénation quasi généralisée, et les personnages les plus fous apparaissent finalement comme étant les plus lucides. Des notions empruntées à la sociocritique nous ont servi de cadre théorique pour cette recherche.

Le mémoire est composé de cinq chapitres. Les quatre premiers procèdent à l'analyse des discours qui sont présentés comme les sources de l'aliénation des personnages. Le chapitre un est consacré aux discours qui découlent de la société de consommation, qui ne s'appliquent plus uniquement aux objets, mais bien à la gestion des relations interpersonnelles. Le second chapitre se penche sur la question des croyances religieuses, que ce soient les croyances traditionnelles indigènes ou la religion catholique, et montre comment elles peuvent être potentiellement dangereuses pour ceux et celles qui sont trop crédules et comment elles peuvent devenir une arme pour les personnes malintentionnées. Le troisième chapitre étudie la façon dont les discours politiques et historiques sont devenus des lieux de référence pernicieux pour la société

haïtienne et la manière dont les personnes au pouvoir les utilisent afin de manipuler le peuple. Le quatrième chapitre aborde les effets pervers des différents discours des savoirs en sciences humaines, plus particulièrement ceux de la philosophie et de la psychanalyse. Il montre les conséquences désastreuses qu'ils peuvent entraîner lorsqu'ils sont transformés en principes immuables.

Le dernier chapitre analyse quelques modalités de cette représentation inédite de l'aliénation. Des lieux hostiles, des personnages violents ainsi que l'utilisation de références littéraires et cinématographiques marquant l'imaginaire social font partie des techniques employées par Victor. Ce chapitre fait ressortir également les différentes figures qui traduisent la résistance à cet univers démentiel.

Notre lecture des romans de Victor conduit à une réflexion sur la définition du roman populaire, en lien avec la modernité telle que définie par Alexis Nouss. D'après ce qui se dégage de l'œuvre de Gary Victor, ce genre, objet de nombreuses critiques et défini comme servant uniquement au simple divertissement des lecteurs, peut aussi aider à prévenir les dérives des sociétés en perte de repères.

Mots clés : Littérature haïtienne contemporaine. Aliénation. Sociocritique. Interdiscursivité. Roman populaire. Modernité.

ABSTRACT

Alienation, a major problem in Haitian literature, has been widely addressed by writers and scholars alike. Examples of this can be found and have been renewed in Haitian writer Gary Victor's works, *À l'angle des rues parallèles* and *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*. The aim of this research is to look at alienation brought on by the assimilation of discourses circulating within society. Victor's works not only exhibit both collective and individual alienation and reveal the various mechanisms that provoke this « mania ». He sets his narratives in a chaotic universe where the interdiscursive modalities of representation – namely of places and environments – come to reinforce the somewhat generalized impression of alienation. Consequently, it is the most deranged of Victor's characters that are seemingly the most lucid. Borrowed notions of sociocriticism have aided in the development of the theoretical framework of this research.

This work is divided into five chapters. The first four chapters analyze the discourses presented as the character's source of alienation. Chapter one focuses on the impact of these discourses with regard to the consumer society which no longer solely consists of the production, distribution and consumption of goods, but also management and interpersonal relations. Chapter two looks at religious beliefs including traditional indigenous beliefs and Catholicism. This chapter illustrates how such religious beliefs can be a potential danger—namely for the more credulous of people—and explains how they can even become a weapon for those with ill-intentions. Chapter three explores the

political and historical discourses within Haitian society. It looks at how such discourses have become pernicious references to the Haitian society and how they are used by politicians to manipulate their own people. Chapter four focuses on the perverse effects of the different discourses in social sciences, mainly philosophy and psychoanalysis, and shows the disastrous consequences that these discourses can bring when they are transformed into immovable principles.

The last chapter analyzes some of the modalities of this unique representation of alienation. Hostile settings, violent characters as well as the use of literary and cinematographic references which mark the social imaginary are some of the techniques utilized by Victor. This chapter highlights different characters, each of whom reveal a resistance to this demonic universe.

Studying the works of Victor gives way to reflection and encourages us to ponder the meaning of popular novel linked with modernity as defined by Alexis Nouss. Through Victor's work, one can begin to appreciate that this genre though frequently perceived as mere entertainment, can lend hand in the remedying of a society that is losing its bearings.

Key words: Contemporary Haitian literature. Alienation. Sociocriticism. Interdiscursive. Popular novel. Modernity.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iv
Abstract.....	vi
Table des matières.....	vii
Remerciements.....	x
Introduction	1
Chapitre 1 : La doxa consumériste	12
1.1 Posséder à n'importe quel prix	13
1.2 La femme-objet.....	16
1.3 Dis-moi ton salaire, je te dirai si je t'épouse.....	19
Chapitre 2 : Les croyances	23
2.1 Croire sans questionner	26
2.2 Des prières pas trop « catholiques ».....	28
2.3 La religion, un discours de mystification.....	30
Chapitre 3 : L'histoire et la politique	35
3.1 Les stigmates du passé.....	37
3.1.1 L'indépendance : la révolution glorieuse et ses héros : mythe ou réalité ?	37
3.2 Duvalier et Aristide ; la population sous l'emprise de dictateurs puissants.....	42
3.2.1 Le règne de la terreur.....	43
3.2.2 Qui est le P'tit Saint Pierre ?	47
Chapitre 4 : Discours des savoirs en sciences humaines	52
4.1 La philosophie.....	53
4.1.1 Remise en question du rationalisme cartésien et des méthodes d'analyse scientifique.....	53
4.1.2 Des discours qui indiquent la démarche à suivre, mais jusqu'à quel point ?.....	56

4.1.3 Là où l'angle des parallèles existe	58
4.2 La psychanalyse : une façon moderne de traiter l'aliénation	60
4.2.1 Des interprétations saugrenues des théories freudiennes.....	61
4.2.2 Une science qui n'a pas réponse à tout.....	63
Chapitre 5 : Représentation des lieux, modalités interdiscursives et figures de résistance	65
5.1 La violence à son comble	66
5.1.1 Une ville inquiétante.....	66
5.1.2 Des personnages agressifs.....	67
5.2 Modalités interdiscursives de la représentation des lieux et milieux de l'aliénation	70
5.2.1 Le roman noir.....	71
5.2.2 «La Matrice» : un monde imaginaire sous contrôle.....	72
5.2.3 Une parodie biblique : livres premier et dernier.....	74
5.3 Des personnages lucides	78
Conclusion.....	83
Bibliographie	89

REMERCIEMENTS

Je vis l'asphalte de la rue se soulever, se transformer en une vague solide. Cette vague ne se dirigea pas vers le rond-point, mais alla se fracasser sur un pâté de maisons qui volèrent en éclats. La vague d'asphalte apparut et emporta un autre îlot de constructions. Le grondement de la terre accompagnait les cris des blessés et des agonisants, ainsi que les hurlements de terreur de la population qui ne savait où se diriger pour échapper à la nouvelle vague.¹

Ce mémoire est dédié à tous ceux et celles qui ont disparu ainsi qu'en hommage aux personnes qui luttent chaque jour pour survivre et qui travaillent à la reconstruction d'Haïti.

Comme l'a si bien dit Dany Laferrière : « Quand tout tombe, il reste la culture »². Et quelle culture!

Je tiens d'abord à remercier mes parents qui croient en mes capacités, qui m'ont toujours encouragée à lire et grâce à qui j'ai pu me rendre si loin. Votre soutien de tous les instants, votre patience et votre intérêt pour ce que je fais, et ce, depuis mon tout jeune âge, sont pour beaucoup dans ma réussite.

Je désire exprimer ma reconnaissance à ma directrice de recherche, Christiane Ndiaye, qui m'a ouvert de nouveaux horizons, et combien extraordinaires, dans le domaine littéraire, ce dès les premières années du baccalauréat. Sa passion contagieuse, ses connaissances encyclopédiques, sa rigueur au travail, sa délicatesse ainsi que sa disponibilité ont fait de ma rédaction une expérience enrichissante et très stimulante.

À mes deux formidables grands frères qui ont toujours le mot pour me faire rire : je savoure chaque moment passé en votre compagnie.

Je ne peux passer sous silence la patience de mes amis qui m'ont entendu parler de mes lectures et travaux durant de nombreuses années. Merci pour vos encouragements et votre compréhension de la réalité des étudiants! Le temps en votre compagnie m'est essentiel et tellement agréable. Un merci tout particulier à Joëlle avec qui j'ai eu des conversations téléphoniques pratiquement chaque jour avant de commencer à rédiger. Tu as été ma vitamine de tous les matins : nos pleurs, nos rires et ton soutien m'ont apporté beaucoup.

Enfin, je tiens à remercier Gary Victor que j'ai eu la chance de rencontrer à quelques reprises et qui a toujours eu la gentillesse de répondre à mes questions. Merci de nous permettre d'entrer dans cet univers où l'angle des rues parallèles existe!

¹ Gary Victor, *À l'angle des rues parallèles*, Châteauneuf-le-Rouge, Vents d'ailleurs, 2003, p. 165-166.

² Dany Laferrière, *Tout bouge autour de moi*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, p. 72.

INTRODUCTION

Telle est la pire folie de l'homme ; ne pas reconnaître la misère où il est enfermé, la faiblesse qui l'empêche d'accéder au vrai et au bien ; ne pas savoir quelle part de folie est la sienne. Refuser cette déraison qui est le signe même de sa condition, c'est se priver d'user jamais raisonnablement de sa raison.

Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*

L'imaginaire haïtien est marqué par son passé colonial ainsi que par les nombreux dictateurs qui, depuis l'indépendance, se sont succédé au pouvoir. En effet, l'image du peuple sous l'emprise d'un pouvoir débilitant est omniprésente dans la littérature de ce pays. L'on a souvent noté aussi que plusieurs auteurs représentent cette situation de domination par la métaphore de la «zombification», c'est-à-dire la prise de contrôle de la vie de l'individu par un pouvoir supérieur (absolu) qui détruit son libre arbitre en lui volant son «bon ange». Privé de toute volonté, le zombi devient «la chose» de ce pouvoir qui le manipule à sa guise. Selon Joubert Satyre, « cette figure fait référence à l'état de passivité dans lequel vit le pays et qui permet à l'oligarchie de maintenir ses privilèges »¹. Le romancier Gary Victor exploite cette métaphore du zombi, mais il réactualise cette imagerie populaire d'Haïti en montrant que cette manipulation n'est pas le fait, uniquement, du pouvoir politique comme tel.

La lecture de *À l'angle des rues parallèles* et *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*² suggère que l'une des principales causes de la dépossession, de la perte

¹ Joubert Satyre, « La Caraïbe », dans *Introduction aux littératures francophones*, Christiane Ndiaye (dir.), Montréal, PUM, 2004, p. 144.

² Gary Victor, *À l'angle des rues parallèles*, Châteauneuf-le-Rouge, Vents d'ailleurs, 2003
--, *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2004.
Désormais, la référence à ces romans sera indiquée par les sigles RP et DJ.

d'emprise des personnages sur leur propre vie tient à l'assimilation sans discrimination de multiples discours qui traversent et façonnent l'existence de la collectivité. Nous entendons le terme *discours* non pas dans le sens de la linguistique, mais plutôt dans celui de ce que Marc Angenot a appelé le *discours social*, c'est-à-dire « tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui se narre et s'argumente, si l'on pose que narrer et argumenter sont les deux grands modes de mise en discours »³. Qu'il s'agisse des divers discours qui se déploient dans l'espace international (la religion catholique, la doxa consumériste, l'idéologie politique, etc.) ou de discours appartenant plus spécifiquement à la société haïtienne (croyances traditionnelles, vaudou, histoire de la révolution, etc.), ils sont tous présentés comme étant néfastes lorsqu'ils servent au conditionnement et à la manipulation de la population. Notre recherche aura pour but d'étudier la représentation d'une dérive de la société qui pousse les personnages principaux vers la folie. Notre approche s'inspire de la sociocritique des textes telle que décrite par Marc Angenot :

La sociocritique des textes, telle qu'elle s'est développée d'abord dans les années 1970 [...] se donne pour programme d'analyser la socialité des écrits littéraires et d'en rendre raison en n'isolant pas ceux-ci, dans leur seul aspect formel, du contexte culturel et discursif global dans lequel ils s'inscrivent. En outre, elle prétend se demander comment le texte littéraire devient un objet social, quelles fonctions sociales il assure, conforte ou défait, de quels enjeux sociaux il est porteur.⁴

Nous nous pencherons sur différents discours afin de voir comment ils sont transposés dans les textes et de dégager la dynamique reliant cette «folie collective» au comportement incongru de certains personnages. Nous tenterons de répondre aux

³ Marc Angenot, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 13.

⁴ Marc Angenot, *Le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes*, Montréal, CIADEST, 1993, p. 11.

questions suivantes : « Que fait tel discours ou telle topique dans les pratiques sociales ? Quelle en est l'efficacité, quels en sont les charmes ou les pouvoirs ? Comment se produit-il et se reproduit-il ? »⁵

L'image d'un peuple «zombifié», et ce, même après plus de deux siècles de libération de l'esclavage, est très exploitée dans le domaine littéraire haïtien. Le roman est un des genres qui a le plus évolué depuis les deux derniers siècles et il est souvent porteur d'une réflexion, qu'elle soit explicite ou non, sur cette question du peuple aliéné. Il y a d'abord eu une première vague de romanciers nationaux qui se posaient surtout la question « qu'est-ce qui fait qu'après un siècle d'indépendance cette nation n'est pas arrivée à entrer dans la modernité ? »⁶ Pour la plupart, ces auteurs écrivaient des récits conventionnels à tendance réaliste qui étudiaient les mœurs et les problèmes de la société.

Par la suite, il y a eu un déplacement du cadre social des romans puisque les romanciers ont alors privilégié des histoires qui se déroulent à la campagne. Le milieu rural était, pour plusieurs intellectuels haïtiens, l'endroit où ils pouvaient renouer avec leur héritage africain puisqu'il avait été conservé dans la culture populaire. Ce nouveau courant a été nommé l'indigénisme. Dans ces romans, différents thèmes sont traités dont les difficultés du travail de la terre, la nature qui n'est pas toujours clémente, et les héros sont souvent des personnes fortes et porteuses de bonnes nouvelles. Les textes s'inspiraient du vécu des paysans, de leurs traditions. Jacques Roumain, avec *Gouverneurs de la rosée*, est celui qui a sans doute le mieux réussi à traduire en fiction l'esprit de l'indigénisme.

⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁶ Joubert Satyre, *op. cit.*, p. 146.

Dans les années 1950, Jacques-Stephen Alexis contribue aux débats sur la littérature avec sa théorie du réalisme merveilleux haïtien. Cette théorie prône une esthétique où « le romancier reprend en quelque sorte les idées sur le nationalisme littéraire en Haïti, mais il leur donne une formulation nouvelle, notamment avec la notion de merveilleux qui permet d'intégrer en un tout les différentes facettes de la vie haïtienne »⁷. En effet, sur cette île, la perception de la réalité diffère de celle des Occidentaux puisque le surnaturel est ancré dans le réel. Les *lwa*⁸, les *bòko*⁹ et les loups-garous ne sont que quelques exemples des créatures de l'imaginaire populaire haïtien. Il est donc fréquent de lire des contes et des récits où le visible côtoie l'invisible, où le surnaturel n'est pas présenté comme une fiction, mais plutôt comme un élément naturel faisant partie du quotidien.

L'arrivée au pouvoir de François Duvalier en 1957 a apporté des changements aux mouvements littéraires de l'époque. La mainmise du dictateur sur toutes les sphères de la société a mené à deux nouveautés principales en littérature : une écriture du désenchantement qui dénonce, souvent sous une forme métaphorique, les atrocités du régime en place, et une littérature produite en exil par les écrivains qui ont dû quitter le pays à cause de la dictature et qui abordent de multiples thèmes comme la souffrance, l'errance, le questionnement identitaire et la recherche des racines.

Finalement, il y a ceux que Joubert Satyre nomme « les nouveaux romanciers de l'intérieur »¹⁰, dont fait partie Gary Victor. Ceux-ci réactualisent les différents styles littéraires développés par le passé, tout en innovant, et écrivent des œuvres marquées par l'histoire, la politique, leurs expériences personnelles, les croyances populaires, etc.

⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁸ Esprits de la mythologie vaudou (selon la définition du Glossaire, RP, p.191).

⁹ Sorciers (selon la définition du Glossaire, DJ, 191).

¹⁰ *Ibid.*, p. 156.

Comme l'explique Rafael Lucas dans son article intitulé « L'esthétique de la dégradation dans la littérature haïtienne », cette nouvelle génération d'auteurs a changé le schème des héros traditionnels forts, pour présenter des antihéros, des marginaux, des fous. Ils présentent des protagonistes qui « ont été poussés hors du rang de la normalité par certaines calamités endémiques de la perle des Antilles (cyclones ou violence politique) »¹¹. Lucas les nomme les héros « dégradés »¹². Aussi, il arrive que des figures qui ont été représentées auparavant comme dépositaires de la tradition ou détentrices du savoir, par exemple le personnage du prêtre vaudou, soient décrites par certains écrivains comme étant des charlatans. Ce ne sont que quelques exemples des différents moyens utilisés par ces écrivains afin d'interroger, entre autres, de façon directe ou indirecte, les discours aliénants qui circulent dans le pays. Les œuvres de ces auteurs véhiculent de nombreuses réflexions sur l'origine des différents problèmes de la société et une des sources de ce « mal » semble être l'impact de certains discours qui y circulent.

Le mot aliénation, tel qu'utilisé dans le cadre de cette recherche, n'est pas employé au sens psychiatrique du terme. Concernant la société haïtienne, Jean Price-Mars explique que l'aliénation remonte à l'Indépendance et concerne essentiellement le comportement de l'élite : « Au lendemain de l'Indépendance, les Haïtiens tentent de reproduire le seul modèle qu'ils connaissent ; ils tentent d'imiter les sentiments et la pensée occidentale »¹³. Être aliéné, c'est, en ce sens, essayer d'être autre chose que ce que l'on est réellement. Price-Mars reprend une expression de M. de Gaultier, le

¹¹ Rafael Lucas, « L'esthétique de la dégradation dans la littérature haïtienne », *Revue de littérature comparée*, vol. 76, N°2, 2002, p. 204.

¹² *Ibid.* p. 204.

¹³ Jean Price-Mars, *Ainsi parla l'Oncle* suivi de *Revisiter l'Oncle*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, p. 7-8.

«bovarysme collectif», en précisant qu'il s'agit de la « faculté que s'attribue une société de se concevoir autre qu'elle n'est »¹⁴. Ce pays est marqué par un passé colonial difficile qui a contribué à cette recherche identitaire et à cette aliénation collective. Étant constamment bombardée par les modèles et l'idéal occidentaux, l'élite bourgeoise, plus particulièrement, adopte les valeurs occidentales pour mieux nier l'héritage africain. Dans son article portant sur l'œuvre de Price-Mars, Charles Asselin explique le phénomène ainsi :

La formulation de l'idéologie haïtienne par des intellectuels progressistes et nationalistes [...] était implicitement soutenue par un désir d'occidentalisation, une volonté d'imbriquer la nation dans un moule européen et d'éliminer la réalité historique, culturelle et sociale du *peuple profond*. En dernière analyse, autant parmi les penseurs progressistes que parmi les intellectuels conservateurs, la France et l'Europe demeurèrent le filtre idéologique par lequel ils envisagèrent la réalité du pays, parfois inconsciemment, et le plus souvent consciemment.¹⁵

De cela découle une sorte de «schizoïdie sociale»¹⁶, une perte de contact avec la réalité d'un peuple qui tente de se construire sur des bases qui ne lui appartiennent pas et qui ne concordent pas nécessairement avec sa réalité.

Cependant, le mot «aliénation» tel qu'utilisé ici se rapporte également à une autre dimension de la vie sociale. Il sera employé dans le sens que l'entend Henri Lefebvre lorsqu'il explique la pensée de Marx sur le sujet :

Marx montre que l'aliénation de l'homme ne se définit pas religieusement, métaphysiquement ou moralement. Au contraire, les métaphysiques, les religions et les morales contribuaient à aliéner l'homme, à l'arracher à soi-même, à le détourner de sa conscience véritable et de ses véritables problèmes. L'aliénation

¹⁴ *Ibid.*, p. 8. Une étude détaillée de ce comportement est présentée dans l'essai de Frantz Fanon *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

¹⁵ Charles Asselin, « Ainsi parla l'Oncle et la construction de l'idéologie haïtienne », *Revisiter l'Oncle*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, p. 401.

¹⁶ À ce sujet lire Getser Faustin, « Histoire et schizoïdie sociale à Haïti », *Mémoires et cultures : Haïti, 1804-2004*, Michel Beniamino et Arielle Thauvin-Chapot (dir.), Limoges, Pulim, Collection Francophonies, 2006, p. 23-41.

de l'homme n'est pas théorique et idéale [...] elle est aussi et surtout pratique, et se découvre dans tous les domaines de la vie pratique.¹⁷

Ainsi, différents discours qui circulent dans la société peuvent contribuer à aliéner l'individu. S'enfermer dans des idéologies ou des croyances sans les questionner, voilà ce qui rend une personne étrangère à elle-même. Tel un zombi, elle est incapable de formuler des jugements critiques ce qui la rend facilement manipulable.

Plusieurs auteurs antillais mettent en scène ce type d'aliénation. Dans son roman *Chair Piment*¹⁸, par exemple, Gisèle Pineau raconte l'histoire d'une jeune femme, Mina Montério, qui part à la recherche de la vérité qui se cache derrière la malédiction qui pèse sur sa famille depuis plusieurs générations afin de reprendre le contrôle de sa vie. C'est une traversée au-delà des croyances et des apparences afin de découvrir ce qui s'est réellement passé. Maryse Condé, dans *Traversée de la Mangrove*¹⁹, présente un peuple pris dans les idées reçues et qui doit prendre des décisions difficiles s'il veut sortir d'une situation où tout le monde est malheureux. Quant à Guy Junior Régis, dans sa nouvelle intitulée « Eleventh Bridge »²⁰, il présente le monologue d'un Haïtien déménagé à New York pour vivre « l'American dream », qui appelle son frère et tente de le convaincre de venir le rejoindre. Tout au long de son récit, il vante sa nouvelle vie, mais le lecteur se rend finalement compte qu'il est un itinérant. Ce ne sont que quelques exemples qui illustrent différentes façons dont les auteurs ont traité le sujet. Cependant, nous croyons que Gary Victor se situe dans une lignée d'écrivains qui renouvellent la question de l'aliénation sociale en produisant des œuvres dans lesquelles, non seulement la

¹⁷ Henri Lefebvre, *Le Marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, p. 39-41.

¹⁸ Gisèle Pineau, *Chair Piment*, Paris, Mercure de France, 2002.

¹⁹ Maryse Condé, *Traversée de la Mangrove*, Paris, Mercure de France, 1989.

²⁰ Guy Junior Régis, « Eleventh Bridge », *Une journée haïtienne*, Thomas C. Spear (dir.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2007, p. 143-146.

collectivité est sous l'emprise de différents discours qui circulent, mais où les personnages les plus « fous » ou les plus marginaux apparaissent parfois comme étant les plus lucides.

Gary Victor est un des écrivains les plus lus en Haïti et sa renommée commence à s'étendre en France et au Québec. Il a publié des nouvelles, des chroniques et des articles dans différents journaux d'Haïti, il a aussi écrit pour la radio, la télévision, le cinéma et le théâtre. Depuis quelques années, il est surtout connu pour des romans dont plusieurs abordent la question de l'aliénation dans la société haïtienne. Son style d'écriture ainsi que ses recueils de nouvelles font de lui un auteur qui flirte avec la *lodyans*. La *lodyans* est une histoire courte, satirique, voire subversive, témoin du moment, toujours d'actualité, qui se donne pour vraie et a pour but d'inviter le public à exercer constamment son esprit critique, à être vigilant sur ce qu'il voit et ce qu'il entend²¹. Ce type de transposition de l'actualité et de l'Histoire dans la fiction, d'humour satirique et d'incitation à la lucidité, caractérise la plupart des œuvres de Victor.

Notre objectif sera donc d'étudier les causes de l'aliénation quasi généralisée mise en scène dans les œuvres de Victor. Le premier chapitre sera consacré à l'impact du discours de la société de consommation sur des personnages venant de différentes couches sociales. Nous verrons comment cette idée que tout s'achète ne s'applique pas seulement aux biens matériels, mais aussi aux humains. L'argent prend le dessus sur les autres valeurs et certains sont prêts à payer cher pour obtenir ce qu'ils désirent, parfois même le prix de leur intégrité.

²¹ Christiane Ndiaye, « Le narré en liberté dans la lodyans », dans *Comprendre l'énigme littéraire de Dany Laferrière*, Port-au-Prince, les Éditions de l'université d'État d'Haïti, 2010, p. 39-59.

Le deuxième chapitre portera sur les discours des croyances religieuses, et ce, sans discrimination par rapport à leur provenance : que ce soit le catholicisme ou les croyances traditionnelles, Victor n'a pas de parti pris. Il pose un regard critique sur l'utilisation que font les personnages des différents discours produits par ces croyances, ainsi que sur le manque de vigilance de leurs pratiquants.

Le troisième chapitre présentera les effets aliénants des discours politiques et historiques qui circulent. Les discours mensongers d'un passé glorieux sont réactualisés afin de manipuler la population et les figures politiques sèment la terreur ou encore allient leur domaine au religieux afin de s'approprier le plus grand pouvoir possible. Pourtant, nous verrons que certains d'entre eux ne sont pas à la hauteur de ce qu'ils prétendent être.

Le quatrième chapitre fera ressortir les dangers des discours des savoirs en sciences humaines lorsqu'ils sont mal interprétés ou encore appliqués à grande échelle. Les deux disciplines ciblées sont la philosophie et la psychologie, plus spécifiquement l'approche psychanalytique.

Dans le cinquième et dernier chapitre de ce travail, nous analyserons quelques modalités de cette représentation d'une aliénation quasi généralisée. Un décor inquiétant, une inflation de la violence ainsi que différentes sources d'inspiration telle le polar, le cinéma de science-fiction et les récits bibliques servent à camper les romans dans un univers chaotique. De plus, nous verrons qu'une des particularités de l'écriture de Victor est que les fous et les marginaux de la société sont présentés comme étant les personnages les plus lucides.

Les deux romans à l'étude ont plusieurs points en commun. Dans ces deux œuvres, le personnage principal vit dans une telle situation de désespoir qu'il sombre dans la folie : il devient tueur psychopathe parce qu'il perd son emploi, il est en proie à un délire schizophrène lorsqu'il commence à travailler pour le président qu'il déteste. La situation sociale produit ainsi diverses formes d'aliénation dont sont victimes les protagonistes. L'auteur pose un regard critique sur une société qui est, selon ses propres mots, « [...] en pleine dérive, en pleine déliquescence [...] » (RP, 10). Il montre que personne n'est à l'abri de cette perte d'humanité. Dans *À l'angle des rues parallèles*, il met en scène un personnage, Éric, qui perd son emploi et qui décide d'éliminer ceux qu'il croit responsables de ce qui lui arrive. Dans cette histoire, plusieurs événements surnaturels se produisent ; les miroirs deviennent aveugles, l'Élu fait assassiner Dieu, les mots s'écrivent à l'envers ... C'est avec l'aide de Marjorie, une prostituée, qu'Éric comprend ce qui se passe autour de lui. Inspiré du polar et de la science-fiction, ce récit, qui se termine dans une atmosphère d'apocalypse, questionne et dénonce plusieurs discours qui aveuglent les personnages ou qui sont utilisés à des fins de manipulation.

Dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, le héros, Adam Gesbeau, cause sa propre perte en allant contre ses idéaux pour répondre aux exigences de la société. Il vit dans une ville où les citoyens sont sous l'emprise du Président Éternel pour qui ils construisent une statue si grande qu'elle cache le soleil. Ce même président collectionne des têtes coupées qu'il transforme en masques afin de changer d'identité et l'on apprend par ailleurs qu'une vieille clocharde, sa mère, se prostitue pour des motifs curieux... En choisissant de travailler pour le Président Éternel afin de pouvoir répondre aux ambitions matérialistes de sa femme, Adam sombre dans un délire schizophrène où il

fera différentes rencontres avec ses doubles : un poète mort, une mendiante folle et prostituée, etc. Ce roman montre les différents mécanismes qui ont poussé le personnage à sombrer dans la folie.

Les deux œuvres questionnent les mêmes discours qui, lorsque parfaitement assimilés et parfois déplacés hors de leur contexte de pertinence, peuvent devenir aliénants puisque l'individu y adhère sans les questionner. Elles véhiculent aussi plusieurs réflexions, dont celles sur le rapport entre l'écriture et le pouvoir et sur le bien-fondé des décisions prises par ceux qui détiennent le pouvoir.

CHAPITRE 1

La doxa consumériste

Chaque parler (chaque fiction) combat pour l'hégémonie. S'il a le pouvoir pour lui, il s'étend partout dans le courant et le quotidien de la vie sociale, il devient doxa, nature : c'est le parler prétendument apolitique des hommes politiques, des agents de l'État, c'est celui de la presse, de la radio, de la télévision, c'est celui de la conversation [...]

Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*

Au cours du XX^e siècle est née une nouvelle idéologie fondée sur la consommation. L'économie des sociétés occidentales est basée sur la production de biens non pas uniquement nécessaires, mais aussi superflus. Selon le sociologue Jean Baudrillard, la consommation est devenue un élément structurant des relations sociales, qui sert à se différencier des autres et non à satisfaire ses besoins²². Elle a pris de l'ampleur à un point tel qu'elle s'est insérée dans toutes les sphères des sociétés occidentales, qui sont bombardées de publicités les incitant à acheter des biens. Cette idéologie de l'avoir, par laquelle se définissent plusieurs Occidentaux, laisse ses traces dans les pays moins favorisés. En effet, que ce soit par la télévision, le cinéma ou d'autres moyens de communication, la présence de gens fortunés possédant de grosses voitures, des bijoux luxueux, une villa et quantités d'autres biens en fait rêver plusieurs. Le capitalisme envahit toutes les sphères de la société, donnant l'impression que tout peut s'acheter et que c'est par le biais de biens matériels et du pouvoir d'achat qu'une personne se définit. Les Haïtiens ne sont pas épargnés. Il suffit de penser à la bourgeoisie haïtienne qui est particulièrement friande de cet idéal occidental : ayant les moyens de s'offrir tout ce

²² À ce sujet, lire Jean Baudrillard, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972, p. 7-9.

qu'elle désire, elle donne à plusieurs l'impression que c'est le style de vie qu'il faut avoir afin de montrer aux autres sa réussite sociale, pour «être quelqu'un».

Dans *À l'angle des rues parallèles* et *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, qui se déroulent à Port-au-Prince, Gary Victor montre que le discours capitaliste qui incite à la consommation peut être extrêmement aliénant. Dans ces romans, plusieurs effets néfastes découlent de ce discours. Le désir de posséder des richesses, et par le fait même un certain pouvoir, incite les gens à être sans scrupule et à se laisser corrompre pour atteindre leurs objectifs. La conviction que tout s'achète pousse certains hommes à vouloir plus d'argent pour s'assurer qu'ils pourront garder leur femme près d'eux, ou encore se payer les services d'une prostituée, changeant ainsi la définition de la relation entre hommes et femmes basée sur le respect et l'amour. Les femmes aussi redéfinissent leur rapport aux hommes puisqu'elles les considèrent comme de la marchandise qu'il faut soigneusement choisir afin de s'assurer le meilleur avenir possible. En fait, les relations de couple sont prises dans un cercle vicieux : les hommes veulent s'enrichir pour s'assurer de garder leur femme et celles-ci analysent l'avoir des hommes avant de choisir avec qui elles s'engagent. Le rapport entre les hommes et les femmes en est alors un de convoitise et de possession. Le discours de la consommation, intégré dans différentes sphères de la vie des gens, a des effets dévastateurs puisqu'il anéantit toute notion d'éthique et de respect des valeurs humaines.

1.1 Posséder à n'importe quel prix

Dans l'œuvre de Victor, Port-au-Prince est décrite comme une ville chaotique qui est ensevelie sous « des tonnes de déchets de la société de consommation nord-

américaine » (DJ, 65). Même si ces déchets peuvent avoir une certaine utilité puisqu'ils permettent à quelques-uns de travailler ou de survivre, ceux qui les font parvenir en Haïti semblent le faire pour des raisons peu louables et les conséquences sont beaucoup plus néfastes que positives :

Ces bidonvilles avaient proliféré ici à la faveur de la démocratie et du libre échange commercial. Les paysans, incapables de concurrencer les produits subventionnés US avaient fui les campagnes pour venir s'installer ici. Les hommes se faisaient chômeurs, voleurs, assassins, prostitués, cireurs de chaussures, attachés ou chimè [...], c'est-à-dire hommes de main pour le parti au pouvoir, qui avait temporairement l'appui de l'international ; les femmes, vendeuses de pèpè, c'est-à-dire de vêtements et toutes sortes d'objets usagés en provenance de Miami, quand elles n'écoulaient pas pour des gros commerçants peu scrupuleux des aliments avariés pour la plupart cancérigènes, comme des morceaux de poulet qu'on ne vendait qu'en Haïti. (RP, 49-50)

Selon André Corten, « Haïti est un des pays au monde où, de par son histoire de dépendance contrainte, l'appauvrissement systématique de la population est le plus ancien »²³ et c'est ce que fait ressortir Gary Victor dans ses deux romans. Étant bombardés par l'idéologie capitaliste des sociétés occidentales avec qui ils ne peuvent évidemment pas concurrencer, les paysans doivent quitter leur terre pour aller s'installer à la ville où ils se retrouvent à faire à peu près n'importe quel emploi, légal ou non, pourvu qu'ils amassent suffisamment d'argent pour subvenir à leurs besoins. Et les riches propriétaires américains de compagnies multinationales ne se soucient pas des effets négatifs de leurs commerces dans une ville comme Port-au-Prince : pauvreté, criminalité, voire problèmes de santé. L'important, c'est qu'ils fassent de l'argent. De plus, les deux romans mentionnent à plusieurs reprises que les organismes internationaux ferment souvent les yeux sur ce qui se produit dans le pays parce qu'ils sont grassement rémunérés.

²³ André Corten, *Misère, religion et politique en Haïti. Diabolisation et mal politique*, Paris, Karthala, 2001, p. 13.

Cependant, ce ne sont pas que les étrangers qui sont obnubilés par l'appât du gain. Par contre, ne possédant pas les mêmes moyens que les citoyens des «Géants du Nord»²⁴, il n'est pas rare que les personnages de Victor obtiennent les richesses qu'ils possèdent de façon illégale :

D'autres habitations s'alignaient sur les collines environnantes. Elles appartenaient à des policiers trafiquants de drogue, à des contrebandiers, à des malfaiteurs de haute voltige et à des dévoreurs de fonds publics et d'aide internationale, toutes d'aussi mauvais goût, mais ayant en commun ce désir des parvenus d'en mettre plein la vue, par leur clinquant et leur gigantisme.²⁵

Du petit vendeur de drogue aux politiciens hauts placés, ils y passent tous. Tout le monde est habité par ce désir d'avoir des biens afin de paraître riche, désir qui pousse même les représentants des forces de l'ordre à utiliser l'aide internationale à leurs propres fins : « À l'intérieur du véhicule de luxe se trouvaient cinq policiers aux uniformes flambant neufs, deux d'entre eux brandissant des Galil. Voilà à quoi avait servi cette fumisterie d'aide internationale à la police » (RP, 25). Les policiers, censés assurer la protection des citoyens, sont les premiers à céder à ce désir d'impressionner. Plutôt que d'arrêter les malfaiteurs, ils en sont eux-mêmes en détournant les fonds qui sont destinés à aider la population dans le besoin. Le roman met en scène une population rongée par la corruption ; tout le monde est touché par ce fléau. Le narrateur répète à plusieurs reprises que n'importe qui est prêt à vendre un ami pour obtenir quelques gourdes qui lui serviront à s'acheter divers objets. Même les gens pleins de bonne volonté finissent par se laisser gagner par cette corruption. C'est aussi ce qui se produit dans le roman *Saison de*

²⁴ Nous utilisons cette expression pour faire référence aux différents pays industrialisés de l'Occident.

²⁵ Gary Victor, *Saison de porcs*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, p. 121.

porcs où l'inspecteur Colin, policier honnête, est « devenu pareil aux autres : un homme prêt à toutes les bassesses sous prétexte de prendre soin de sa famille »²⁶.

1.2 La femme-objet

Dans les deux romans de Gary Victor, l'argent ne sert pas uniquement à acheter des objets matériels ; il sert aussi à obtenir les faveurs de la gente féminine, que ce soit celles de la conjointe ou de la prostituée. La société est tellement imbriquée dans cette idéologie de la consommation qu'elle est même présente dans l'idée que les hommes se font de leurs relations interpersonnelles avec les femmes.

Que ce soit Adam, dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, ou Éric, dans *À l'angle des rues parallèles*, les protagonistes principaux éprouvent des difficultés liées à l'argent et aux exigences de la femme qu'ils aiment. Dans le premier roman, Adam est un écrivain peu lu dans son pays, qui travaille fort et n'arrive pas à amasser assez d'argent pour subvenir aux besoins de sa famille. Il fait partie de cette classe d'intellectuels qui préfèrent vivre pauvrement plutôt que de faire comme ceux qui écrivent des textes ou tiennent des propos qui renient leurs idéaux : « Pour leur confort mental, ces intellectuels trouvaient des prétextes idéologiques à leurs nouveaux discours, alors que, en fait, tout se résumait à la quête du pouvoir et à la sécurité économique dans un pays où tout était du domaine des aléas » (DJ, 174). Malheureusement, même s'il est plein de bonnes intentions, Adam ne résistera pas aux pressions faites par sa femme, Ève, afin qu'il accepte un travail offert par le président (qu'il exècre), travail pour lequel il

²⁶ *Ibid.*, p. 47.

recevra vingt mille dollars américains par mois. Avoir cet argent est, selon lui, un moyen de s'assurer que sa femme restera auprès de lui :

J'avais sombré dans le monde animal. J'avais embrassé les façades, flirté avec les illusions, copulé avec le mensonge pour la chaleur factice du sexe d'Ève, pour la sécurité de savoir qu'elle serait à moi, rien qu'à moi et qu'aucun autre homme ne pourrait me la ravir en faisant miroiter devant elle le clinquant de réussites souvent frauduleuses. (DJ, 138-139)

Adam renie son honnêteté intellectuelle, valeur primordiale que lui a inculquée son père, en pensant qu'acheter à sa femme tout ce qu'elle veut lui donne un droit de propriété sur elle. C'est d'ailleurs parce qu'il va à l'encontre de ses valeurs qu'il est en proie à un délire schizophrène. De façon paradoxale, ce compromis montre que l'amour n'a pas de prix. Adam ira jusqu'à sacrifier sa propre santé mentale et ses idéaux, il est prêt à tout pour satisfaire sa femme et la garder à ses côtés, du moins c'est ce qui le pousse à agir ainsi.

Dans *À l'angle des rues parallèles*, cela n'est pas développé de façon aussi explicite, mais si Éric devient un tueur psychopathe, c'est au départ parce qu'il a perdu son emploi et qu'il pense que c'est pour cette raison que sa conjointe, Salomé, l'a quitté : « Bien sûr, lui répondis-je, l'esprit ailleurs. Elle m'a quitté à cause de votre malpropreté d'ajustement structurel » (RP, 50). N'ayant plus de travail, il n'a plus les moyens d'offrir à la femme qu'il aime ce qu'elle désire, si bien qu'elle se trouve un autre homme mieux nanti²⁷. Éric se révolte et décide d'éliminer tous ceux qui ont contribué à cette perte. Il se transforme alors en meurtrier et tue les personnes qui se mettent dans son chemin. Dans les deux œuvres, l'amour d'une femme entraîne le héros dans un jeu fatal de « pouvoir d'achat ». Le discours de la consommation est si présent dans la société qu'il a même envahi ce qui

²⁷ Nous verrons plus loin dans ce chapitre qu'Éric n'a pas tort de penser qu'elle l'a quitté pour cette raison puisque les femmes aussi sont acquises au discours de la consommation.

est du domaine des relations amoureuses, changeant ce qui est censé être à la base de celles-ci, l'amour et le respect. Dans les deux cas, l'obsession des biens matériels pour plaire aux femmes fait partie de ce qui contribue à rendre les personnages principaux «fous».

Ce discours de réduction de la femme à un objet haut de gamme qui s'achète à fort prix est aussi exploré avec le personnage de la prostituée, personnage qui occupe une place importante dans les œuvres de Victor. Dans *À l'angle des rues parallèles*, Marjorie, qui aide Éric à résoudre l'énigme du meurtre de son cousin, lui explique qu'elle est devenue prostituée pour une raison bien particulière : « J'ai été obligée de faire le trottoir parce que l'homme que j'aimais ne supportait plus que je me passionne pour la poésie. Il m'a abandonnée après m'avoir engrossée » (RP, 106). Dans ce cas-ci, l'homme entretient la femme qu'il aime et lorsqu'il ne veut plus d'elle, elle doit se vendre pour vivre. Cela correspond à la loi de l'offre et la demande, sauf qu'il est question d'un être humain.

Dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, la prostituée est présentée sous un tout autre angle. Les hommes fortunés la paient puisque l'histoire se déroule dans une ville où « ces connards de bøkò font croire que baiser avec une mendiante folle donne la chance »²⁸(DJ, 72). Ils achètent les services d'une vieille mendiante parce qu'ils pensent acheter la chance, le bonheur, un peu comme s'ils jouaient à la loterie. Contrairement à Marjorie, la mendiante agit volontairement et elle profite de l'argent que cela lui rapporte. Si elle exerce ce métier, c'est qu'elle l'a décidé et elle est fière de « tous ces gens qui arrêtent leurs belles bagnoles à l'entrée du parc,

²⁸ Ici nous traiterons uniquement du personnage de la prostituée ; la question des croyances qui sont évoquées par cette figure sera abordée au chapitre III.

tout juste pour [elle] » (DJ, 30-31). Ce choix est fait en toute conscience puisqu'elle est la mère du président, l'homme le plus nanti de la ville. Elle fait partie de la classe des femmes qui peuvent posséder tout ce qu'elles désirent, mais qui en veulent toujours plus et la prostitution est pour elle un moyen d'obtenir encore plus d'argent. Le discours de la consommation est tellement ancré en elle qu'il lui semble être normal, voire digne, qu'elle vende son corps et que les hommes le lui paient chèrement.

Dans les deux romans de Victor, la sexualité est associée à la décadence de la société et est souvent présentée à travers le monde de la prostitution qui touche tout le monde, même les étrangers :

Les jeunes mulâtres qui partent à la chasse des jeunes négresses pour les pervertir, les engrosser et ensuite les abandonner sur les trottoirs, les étrangers qui trouvent Haïti merveilleux parce qu'ils peuvent se trouver de beaux jeunes culs de mineurs pour une bouchée de pain, surtout sans être inquiétés, les gens de la haute société qui ratissent les putains aux carrefours obscurs pour les besoins de leur partouze de fin de semaine [...] et bien d'autres choses encore. (RP, 85)

La décadence est démontrée à travers l'attitude des hommes envers les femmes ; ils les utilisent pour leur bon plaisir, à la façon d'un objet acheté et jeté à la poubelle aussitôt que celui-ci n'est plus attrayant. D'ailleurs, le corps féminin est avant tout postérieur, cuisses, seins, bas-ventre, bouche, tout ce qui renvoie à la sensualité et à l'acte sexuel. C'est un corps aliéné qui n'est que simple marchandise.

1.3. Dis-moi ton salaire, je te dirai si je t'épouse

Dans les romans de Gary Victor, les femmes ne sont pas les seules victimes du discours qui incite à la consommation. Au contraire, elles y participent également puisqu'elles mesurent l'intérêt des hommes qu'elles rencontrent selon ce qu'ils peuvent

leur rapporter. Chaque femme a son prix, ses exigences et des attentes à combler. Choisir l'homme avec qui elles feront leur vie ressemble à une séance de magasinage : regarder, essayer, voir si cela convient, si oui acheter, sinon retourner au magasin. C'est un art méticuleux qu'elles semblent maîtriser avec brio :

Sa conception d'un homme libre se résumait à la possibilité qu'avait un homme de se mettre la bague au doigt. – Que valait socialement et financièrement ta famille ? Que valais-tu toi-même dans le présent et dans le futur ? Tu avais été une marchandise qu'on évalue avec précision. (DJ, 12)

Salomé, l'ancienne conjointe du narrateur de *À l'angle des rues parallèles*, se fait prendre à ce jeu puisqu'elle ne pouvait pas prévoir la mise à pied d'Éric. Elle décide de le quitter et de s'installer avec un autre homme qui peut lui offrir ce qu'elle désire. Les conditions de son retour avec Éric sont bien claires : « tu me loues une maison, tu la meubles, tu me donnes le minimum nécessaire et notre relation pourra recommencer. Si tu ne peux satisfaire à ces petites exigences, casse-toi » (RP, 74). Cette relation n'est manifestement pas basée sur l'amour, mais plutôt sur la capacité qu'a le narrateur à combler ses besoins matériels. Même si la perte de son emploi est frustrante et injuste, c'est beaucoup plus la perte de sa femme qui le dérange et qui alimente son désir de vengeance. Elle lui fait savoir clairement qu'il ne lui est plus utile.

Le personnage d'Ève, dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, ne s'intéresse pas au travail de son mari, elle ne lit même pas ce qu'il écrit. Ce qui compte pour elle, c'est combien cet emploi d'écrivain rapporte. Et comme il ne rapporte pas assez d'argent, elle l'incite à accepter le travail que lui offre le président, sachant très bien qu'Adam est contre cette idée. Ce que le président lui demande, c'est de lui fournir des discours. Il veut qu'Adam fasse l'expérience du pouvoir et qu'il lui fasse part de ses idées et ses réflexions afin de l'aider à trouver de nouvelles façons de manipuler le

peuple. Il présente cette idée en lui disant que c'est comme écrire un roman sauf qu'il n'a pas à inventer des personnages, il manie des personnes vivantes. Ève ne se soucie pas de ce que le président demande à son époux. Elle ne pense qu'à ce que cela leur rapportera et elle manipule son mari en utilisant son point faible, le sexe, comme une arme pour le convaincre d'agir. Le narrateur la compare à Lilith qui, selon plusieurs traditions populaires, est décrite comme une démons qui « s'attaque aux hommes qu'elle provoque à de maléfiques et criminels rapports » et qui est « par excellence la profanatrice de la semence humaine »²⁹. La tradition hébraïque « identifie à Lilith le Serpent tentateur qui fut, par Ève, l'agent de la chute de l'humanité »³⁰. Lorsque Ève, dans le roman, apprend que le président fera appel à Adam, elle prend l'initiative pour la première fois et lui montre de façon très démonstrative qu'elle a envie de lui. Elle est « un serpent qui se love autour de [lui] » (DJ, 39), et lors d'un autre ébat amoureux, il la compare à un « tas de braises ardentes » (DJ, 121). Elle agit comme la tentatrice qui corrompt l'homme. Son comportement est motivé par son désir de posséder beaucoup d'argent et elle est prête à tout pour s'assurer que son mari accepte cet emploi. Dès qu'Adam dit oui au président, elle se transforme en femme pleine de charme et elle manifeste soudainement du désir pour lui. Et lorsqu'il revient à la maison avec de l'argent, elle le remercie bien à sa façon :

« Adam... D'où provient tout cet argent ? » C'était la voix tout étonnée d'Ève.
« Ne m'as-tu pas encouragé à accepter l'offre du président ? » [...]. Je n'ai pas entendu Ève. Elle est venue à pas feutrés jusqu'à moi pour me mordiller le lobe de l'oreille. « J'ai envie de toi », a-t-elle murmuré. (DJ, 132)

Autrement dit, elle aussi se prostitue puisqu'elle l'encourage et lui montre sa satisfaction en lui accordant des faveurs sexuelles, sachant très bien qu'elle pourra se payer du luxe

²⁹ Jacques Bril, *La mère obscure*, Paris, L'Esprit du Temps, 1998, p. 69.

³⁰ *Ibid.*, p. 77.

en retour. D'ailleurs, Adam en est conscient puisqu'il sait que son utilité « se mesure à l'aune de l'ampleur des emplettes de madame au supermarché » (DJ, 101).

Ainsi, le discours de la consommation est présenté comme aliénant dans la mesure où il obsède les personnages à tel point qu'ils sont prêts à tout pour être riches et pouvoir s'acheter ce qu'ils veulent. Dans ce mode de pensée, les choses s'achètent, mais elles se jettent aussi. La doxa consumériste sous-entend que tout est éphémère et jetable. Le problème que soulève l'œuvre de Victor, c'est que cette conception de la vie en société s'étend même aux êtres humains.

CHAPITRE 2

Les croyances

Avec ses hommes et femmes habillés de l'uniforme de gros bleu, Duvalier ne craignait rien. Ils portaient la toile rude de Papa Zaka et symbolisaient la force tellurique du dieu paysan. Duvalier utilisait contre le peuple le côté sombre de ses propres croyances pour le tenir dans un état d'effroi et d'obéissance. Houngans et mambos étaient devenus des auxiliaires précieux du pouvoir, convoqués souvent en consultation au palais national au même titre que les maires, préfets de police et chefs de sections rurales. Le culte familial vaudou aux rituels séculaires et rassembleurs n'était plus qu'une vaste entreprise de sorcellerie cultivant la méfiance et la trahison.

Kettly Mars, *Saisons sauvages*

En Haïti, l'appartenance religieuse est formée d'un amalgame d'éléments du catholicisme et du vaudou, ainsi que d'influences provenant de divers pays dont plusieurs sont africains. De la période de la colonisation à aujourd'hui, ce mélange hétérogène de croyances a alimenté de nombreux débats et a provoqué de multiples conflits³¹. Dès le début de la traite des esclaves africains sur cette île aussi appelée "la perle des Antilles", le colonisateur a imposé sa langue et sa religion, c'est-à-dire le français et la religion catholique. Comme moyen de résistance, les esclaves, venus de différentes régions africaines et parlant plusieurs langues, ont créé une identité qui leur était propre avec la création d'une langue commune, le créole, mais surtout en renouant avec leurs croyances ancestrales, le vaudou :

C'est dans un tel contexte d'arrachement violent, de contrôle absolu de leurs moindres faits et gestes, et surtout d'imposition de christianisme, que les esclaves tentent de renouer avec leurs traditions culturelles et religieuses, qui représentent alors une force de survie à la fois individuelle et collective. Les esprits ancestraux, ces forces dites surnaturelles, sont régulièrement invoqués et célébrés dans le

³¹ Par exemple: « 1826: Le code pénal haïtien prévoit amendes et emprisonnement pour les pratiquants du vaudou. » « 1896 : Campagne "antisuperstitieuse" déclenchée par l'Église, avec l'appui du gouvernement dans toutes les paroisses du pays. » À ce sujet, lire : Sidney Mintz et Michel-Rolph Trouillot, « Pour une histoire sociale du vaudou », dans *Vaudou*, Michel Le Bris (dir.), Paris, Hoëbeke, 2004, p. 26-48.

secret, loin du regard des maîtres, mais aussi à l'ombre des églises car le culte des saints et les sacrements du catholicisme pourront servir de paravent et de soutien pour les croyances africaines.³²

Cependant, comme l'explique Jean Price-Mars dans *Ainsi parla l'Oncle*, même après avoir éliminé les Colons de l'île, le modèle religieux que ces derniers avaient établi est resté prédominant :

si les luttes sauvages, qui inaugurèrent la réclamation des droits de l'homme à Saint-Domingue, s'exprimèrent dans l'explosion de 1791 en une cérémonie toute vaudouesque [...] si, pendant les treize années de violences, de privations, de tortures, les nègres puisèrent dans leur foi aux dieux d'Afrique l'héroïsme qui leur fit affronter la mort et réalisa le miracle de 1804 – la création d'une nationalité nègre dans le bassin des Antilles –, il est curieux de constater avec quel soin jaloux les chefs, à l'aurore de la victoire, ont déclaré la guerre aux vieilles croyances ancestrales.³³

Par la suite, selon les personnes qui se sont succédé au pouvoir, certaines ont été associées à l'un ou l'autre de ces discours religieux, ce qui a eu une certaine influence sur le reste de la population. Cependant, dans le vaudou, il y a des formes d'influence qui viennent du catholicisme³⁴, et il y a certaines personnalités politiques qui ont joué sur les deux plans afin de s'attirer les faveurs du plus grand nombre d'électeurs possible. Selon André Corten, « Aristide conserve aujourd'hui sa popularité parce qu'il combine la figure du messie et du sorcier »³⁵.

Dans les romans de Gary Victor, la question des croyances religieuses est omniprésente. Que ce soit par la présence de cérémonies vaudou, de personnages

³² Laënnec Hurbon, *Les Mystères du vaudou*, Paris, Gallimard, 1993, p. 28.

³³ Jean Price-Mars, *op.cit.*, p. 182.

³⁴ Comme le mentionne le sociologue Laënnec Hurbon: « L'interdit jeté sur les traditions religieuses africaines se trouve déjoué par la pratique même – obligatoire – du christianisme. L'esclave investit le culte des saints, les sacrements, les processions et toutes les grandes fêtes liturgiques; il en fait un dispositif protecteur des croyances africaines » (Laënnec Hurbon, *op.cit.*, p. 35).

³⁵ André Corten, *op.cit.*, p. 49. Laënnec Hurbon mentionne aussi que « dans la lignée des revendications pour la démocratie exprimées en 1791, le père Aristide parvient au pouvoir en 1990, en recueillant 67% des suffrages lors des premières élections libres de l'histoire du pays. Il a dû pour cela rallier sur sa candidature à la fois catholiques, protestants et vaudouisants » (Laënnec Hurbon, *op.cit.*, p. 125).

représentant des saints, des témoins de Jéhovah ou encore des sorciers, l'auteur met en scène plusieurs figures ou objets liés aux différents cultes haïtiens. *À l'angle des rues parallèles* et *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* sont des œuvres où le sujet est abordé sous un angle critique, et ce, sans discrimination par rapport à l'origine des croyances. En effet, une statue du P'tit Saint Pierre qui veut faire l'amour sans préservatif, et qui accomplit des miracles tels que faire apparaître une brouette qui parle³⁶, montre comment l'auteur utilise l'humour et l'ironie pour remettre en question les différentes religions. Mais, la question primordiale que posent ces romans est : à quelles fins sont utilisés les divers discours associés aux croyances ?

Les personnages de Victor subissent un conditionnement par les différents discours religieux qui circulent dans la société et qui constitue un véritable "lavage de cerveau" les rendant facilement manipulables. Nous aborderons d'abord la question de la crédulité des personnages par rapport à leurs convictions religieuses et aux événements qui sont censés avoir un lien avec celles-ci. Par exemple, une cérémonie vaudou peut devenir le contexte parfait pour servir une vengeance personnelle ou encore être matière à des déviances de toutes sortes. Nous verrons ensuite comment ces différentes croyances peuvent être mal utilisées ou mal interprétées par les adeptes. Finalement, nous verrons à quel point il est facile de détourner les discours religieux afin de mystifier les gens pour mieux les manipuler.

³⁶ Cet exemple tiré du roman *À l'angle des rues parallèles* sera repris et développé sous un autre angle dans le chapitre 3 portant sur l'histoire et la politique).

2.1 Croire sans questionner

Le vaudou est un des cultes pratiqués dans la ville où se déroule l'action de *À l'angle des rues parallèles*. Lorsqu'Éric cherche à se venger de la perte de son emploi, il apprend que les décisions prises par le président viennent de son conseiller personnel, un *bòkò* :

« Si ce n'est pas vous le responsable des ces programmes, c'est qui alors ? le questionnai-je.

- Ti Nestor, répondit Mataro.

- Ti Nestor !

- Le *bòkò* du président, dit Mataro après une quinte de toux. Moi, je n'ai fait que limiter les dégâts. Ce que Ti Nestor proposait était inacceptable : la réduction de cinquante pour cent de l'effectif de la fonction publique, la vente au rabais de toutes les entreprises d'État à des compagnies étrangères, le contrôle des finances publiques par le FMI. Je perdrais mon temps à vous énumérer toutes ses propositions. (RP, 40)

Le président est un fervent pratiquant du vaudou et c'est sur les conseils du *bòkò* que sont prises les décisions importantes de l'État. Il est sous l'emprise de Ti Nestor, et c'est à celui-ci que les différents ministres doivent s'adresser lorsqu'ils veulent partager leurs idées quant à la gestion des affaires importantes du pays. Pourtant, très peu de renseignements sont donnés sur lui : le texte présente une description physique et laisse entendre son attirance pour les hommes, rien qui le rend crédible.

Lors d'une cérémonie vaudou, Éric, qui exècre le président, profite de l'envoûtement de celui-ci pour se défouler :

Je me laissai tomber sur le sol, rampant comme une couleuvre, hurlant de mon mieux. Je voulais faire croire que j'étais possédé par un lwa serpent. [...] J'étais l'esprit venu des univers invisibles pour apporter l'aide au pouvoir. J'aurais pu abattre le président de la République à ce moment-là. Je fis mieux. Je déboutonnai la braguette de mon pantalon, saisis mon sexe à pleine main et lui pissai copieusement au visage. Ti Nestor psalmodiait des litanies en agitant au-dessus de

ma tête un mouchoir. Tandis que le cabinet hurlait : « Bilolo... Bilolo³⁷... », moi, je pissais sur Son Excellence qui ouvrait les bras avec un air de profond respect. (RP, 56)

Croyant fermement qu'il a affaire à un esprit de la mythologie vaudou³⁸, le personnage symbolisant l'autorité du pays, c'est-à-dire le président de la République, laisse Éric accomplir cet affront, voire même l'encourage. Et il n'est pas le seul à être berné par cet événement. Suite à cette cérémonie, lorsqu'Éric se promène dans la ville, il est accueilli comme un héros. C'est ce qu'il constate pour la première fois lorsqu'il rencontre un militant d'une organisation populaire :

« Vous êtes un héros, me dit Soldat Antoine en revenant vers moi. On parle de vous dans toute la ville. »
 Il me regardait, admiratif.
 « Et pourquoi donc ? lui demandai-je
 - Ne jouez pas au modeste. Vous avez pissé sur le président de la République. Personne ne l'avait fait avant vous. » (RP, 66)

Ce jeune, qui fait partie des « plus terribles, toujours prompts à la violence sur ordre de l'Élu » (RP, 69), l'admire parce qu'il pense que ce n'est pas lui, mais bien un esprit qui a agi de la sorte. La population va même jusqu'à lui attribuer des pouvoirs spéciaux : « On raconte que tu es monté par un lwa qui te rend invincible ou invisible. Tu peux passer à travers les murs, jeter un sort à qui tu veux » (RP, 124). Personne ne questionne les motifs réels de ses agissements. Tous sont aveuglés par leurs croyances et sont

³⁷ Litanie vaudou (RP, 191).

³⁸ Dans le livre *Les Mystères du vaudou*, le sociologue Laënnec Hurbon décrit la crise de possession ainsi : « L'essentiel de la cérémonie est la manifestation des lwa. Ceux-ci arrivent, une fois que le *oungan* trace sur le sol le *vèvè*, dessin symbolique des lwa spécialement recherchés dans la séance, et que les battements de tambour et les chants spécifiques se font entendre. Tel fidèle entre alors en « crise de possession ». Il paraît comme saoulé. Il esquisse les gestes qui rappellent les comportements connus du lwa qui vient de l'élire comme son « cheval ». Car on dit que le lwa « monte » son serviteur, dont le corps appartient totalement au lwa pour s'exprimer. [...] Les pas de danse qu'il exécute sont ceux mêmes de l'esprit. S'il s'agit de Dambala, le possédé se jette à terre en convulsions et rampe en dardant la langue comme un serpent » (Laënnec Hurbon, *op.cit.*, p. 110).

convaincus que ce qui s'est passé a été orchestré par un esprit, faisant de cet homme une personne extraordinaire qui a été touchée par une grâce mystique.

Divers discours associés aux croyances religieuses sont donc présentés comme ayant des effets aliénants lorsqu'ils ne sont pas remis en question. Il est facile de bernier ces gens crédules et c'est ce que montre Victor à travers le personnage d'Éric. Par ailleurs, le texte développe cette démystification en mettant aussi en scène des croyants opportunistes qui utilisent la prière à des fins peu louables, et d'autres qui interprètent très librement les messages véhiculés par la religion catholique.

2.2 Des prières pas trop « catholiques »

La prière fait partie des rituels pratiqués par les adeptes de la religion catholique. La prière est définie comme étant un « mouvement de l'âme tendant à une communication spirituelle avec Dieu par l'élévation vers lui des sentiments (amour, reconnaissance, espoir, etc.), des aspirations, de l'objet des méditations »³⁹. À travers la représentation de cette pratique, les romans de Victor dénoncent la façon dont certains transforment le discours religieux afin de lui donner une inclination plutôt utilitaire. Ces adeptes se croient de fervents pratiquants alors qu'ils sont bien loin de ce que prône cette religion.

Éric, personnage et narrateur de *À l'angle des rues parallèles*, fait la connaissance du P'tit Saint Pierre, statue de la hauteur d'un enfant de cinq ans, érigée en l'honneur du

³⁹ Paul Robert, *Le Grand Robert de la langue française, tome 5*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2001, p. 1194.

saint. Cette statue, « emprisonnée dans une construction de béton bardée de fer forgé » (RP, 83), lui demande son aide afin qu'elle puisse se libérer, et ce, en échange de quelques faveurs. Le P'tit Saint Pierre raconte à Éric les différentes prières que la population vient faire chaque nuit au pied de son monument :

P'tit Saint Pierre, j'ai mon mari qui lorgne la couturière d'à côté. Il a le feu entre les jambes, refroidis-le un peu, mais pas trop pour qu'il puisse en avoir assez pour moi. P'tit Saint Pierre, la mairesse a fait saisir toutes mes marchandises. Je t'en prie, envoie-lui une de ces fièvres qui la réduira en squelette en moins d'une journée. Rends la petite fille du voisin, qui apporte à la fin du mois un bon bulletin, alors que la mienne est toujours la dernière de sa classe, plus bête que la bourrique de Bòs Antoine. Seulement cela, P'tit Saint Pierre. Tu vois, moi, je ne suis pas une femme méchante. D'autres se seraient rendues chez le bòkò pour lui donner la mort. (RP, 133)

Ces personnes tentent d'échapper à leurs problèmes et masquent leurs vils souhaits par la prière. Le discours religieux s'avère ici déviant et produit des aberrations dans la mesure où il sert à cacher l'immoralité du comportement de certains pratiquants ; puisque cela est dit dans un contexte de prière, tout devient acceptable. Chacun conforte et soulage sa conscience, et ce, malgré la gravité des souhaits exprimés⁴⁰.

L'on trouve un autre exemple de ces pratiques déviantes dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, où le discours de la religion catholique, qui prône des valeurs telles que l'amour et l'acceptation de tous, est mal interprété par le personnage de la prostituée qui se montre intolérant par rapport aux autres croyances. Dans ce roman, certains hommes pratiquant la religion vaudou se sont fait dire par un sorcier qu'avoir une relation sexuelle avec une mendicante folle porte chance. Ils vont donc voir la

⁴⁰ Ces croyances deviennent aussi aliénantes lorsque les adeptes les associent à leurs malheurs. Laënnec Hurbon explique que les pratiquants du vaudou ont parfois de la difficulté à identifier les causes de leurs problèmes économiques : « On peut donc toujours penser que les masses sont dupes et ne parviennent guère à mettre en cause les véritables sources de leur exploitation. Travail mal payé, ou tout simplement pas payé, chômage, expropriation, baisse progressive de ses affaires..., tout cela est effectivement renvoyé sur le compte de la sorcellerie des « envieux » (Laënnec Hurbon, *Culture et dictature en Haïti. L'imaginaire sous contrôle*, Paris, Harmattan, 1979, p. 135).

prostituée et lui paient ses services en espérant que leurs souhaits se réalisent, mais celle-ci se venge : « Je tue ceux qui viennent quémander la chance, ceux qui veulent tricher avec leur destin et celui des autres. C'est ma manière à moi d'être un soldat de Dieu » (DJ, 159-160). Cette femme se transforme en tueuse, mais sous prétexte qu'elle protège ses croyances, c'est-à-dire son Dieu, elle considère ses actes comme étant acceptables. Encore une fois, le discours religieux suscite un comportement aliéné non par ce qu'il prône, mais par l'usage qu'en font les fidèles : il sert à justifier des crimes crapuleux.

2.3 La religion, un discours de mystification

Dans les œuvres de Victor, il n'y a pas que la crédulité du peuple ou la façon dont il interprète les discours religieux qui sont aliénants. C'est aussi la manière dont certains utilisent et déforment ces discours afin d'aveugler la population pour ensuite la manipuler qui est critiquée. Pour ce faire, les romans mettent sur un même pied les charlatans du vaudou et les prêtres de la religion chrétienne. Ces imposteurs fabriquent des discours religieux où il n'est plus question de foi ; ce qu'ils veulent, c'est faire croire aux gens qu'ils sont un peuple d'élus.

Adam Gesbeau, personnage principal de *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, deviendra l'employé du président de la République. Son travail consiste à le regarder, l'observer, manier les autres à travers lui et décider des mots et des idées qui sortiront de sa bouche (DJ, 49). Comme il doit trouver des idées pour que le président reste au pouvoir, il invente une histoire qui sert à endormir le peuple. Adam propose au président de dire à la population qu'elle est une race d'élus. Pour justifier ce discours, il

écrit une histoire dans laquelle il mélange faits historiques, sciences, croyances et divagations :

Il est scientifiquement admis que l’Afrique est le berceau de la race humaine. On n’a pas choisi par hasard les nègres transportés vers la colonie française de Saint-Domingue, qui n’était pas comme l’histoire veut le faire croire une simple colonie où prospérait la culture de la canne à sucre, du café et de l’indigo. Saint-Domingue, point avancé de l’Atlantide, était le lieu prévu pour anéantir une race d’élus, les descendants authentiques des pères de la race humaine, ceux qui n’avaient pas été souillés par ces fils de Dieu descendus du ciel pour forniquer avec les filles des hommes qu’ils trouvaient belles. Ces fils de Dieu, on en parlait dans la Bible. C’étaient ces monstres dont les traditions helléniques et indiennes rapportent les turpitudes sur terre. Les nègres, transportés de force sur la terre d’Haïti, n’avaient pas été souillés par ces débauches. C’est pour cela que les vrais Dieux, les Iwa, Damballah, Erzulie, Ogou, conversaient avec nous, armaient nos bras pour nous permettre de trucider le Blanc dégénéré, fourbe et menteur. (DJ, 62-63)

Ce qu’écrit Adam semble s’inspirer du rastafarisme, lequel a comme précepte de base que les individus de race noire sont supérieurs à ceux de race blanche⁴¹. De plus, il travestit différents discours pour faire l’éloge du vaudou et pour montrer que l’Haïtien est une race à part. Son entreprise produit la réaction souhaitée : la population soutient le président et se promène dans la ville en criant « sa fierté d’appartenir à une race d’élus » (DJ, 66).

Une fois ce discours mis dans la bouche du président, Adam doit trouver d’autres arguments pour alimenter cette nouvelle théorie et en mettre plein la vue à tous. Il propose alors au président de faire construire une statue à son effigie, mais pas n’importe laquelle : « Une statue dont l’ombre s’étendrait sur des milliers de kilomètres. Une statue devant laquelle la statue de la Liberté ne serait qu’un misérable soldat de plomb » (DJ, 80). Pour financer les travaux que demandera un projet d’une telle ampleur, Adam

⁴¹ « *The White person is inferior to the Black person* (l’individu de race blanche est inférieur à l’individu de race noire ». Leonard E. Barrett, *The Rastafarians. Sounds of Cultural Dissonance*, Boston, Beacon Press, 1977, p. 104.

suggère une solution qui confortera le peuple dans l'idée de la supériorité de la race : « Les puissances qui ont voulu détruire la race d'élus que nous sommes nous devons réparation... Et nous sommes tous encore traumatisés par ce que nous avons subi sur les habitations coloniales. Réparation ! Voilà un mot que le peuple comprendra » (DJ, 80). Ce discours, clamé par le président, est si attrayant pour la population qu'elle se laisse facilement berné. Elle est complètement submergée par cette théorie loufoque qu'elle accepte sans questionner. La situation se détériore puisque des manifestations s'organisent afin de demander réparation pour ce que cette supposée race d'élus a vécu par le passé. La société entière semble avoir subi un lavage de cerveau puisqu'elle répète ce discours de mystification ; il y a même des émissions de télévision qui en parlent :

Le téléviseur est allumé, branché sur la chaîne officielle où des hominiens, la queue frétilant de fierté, aboient des remerciements à l'Élu pour leur avoir ouvert les yeux sur le fait que nous sommes la race fondatrice, la race pure, la race de Caïn que les blancs fils d'Abel avaient tenté d'exterminer dans l'univers carcéral des plantations coloniales. (DJ, 150)

Adam est lui-même surpris de voir à quel point son idée est bien accueillie et comment le geste de Caïn a été interprété : « Caïn devient le surhomme ayant refusé de s'abaisser devant ces fils de dieux venus abâtardir la race humaine » (DJ, 150). Le discours biblique est ainsi repris et transformé complètement puisqu'initialement, selon la tradition judéo-chrétienne, Caïn a tué son frère Abel par jalousie ce qui en fait « le personnage du premier meurtrier biblique »⁴². Cette déformation fait de l'Haïtien non seulement une race supérieure, mais bien la « race fondatrice ».

Le même type de situation se produit dans *À l'angle des rues parallèles* puisque, selon les croyances, différentes théories servent à expliquer pourquoi les miroirs sont

⁴² Véronique Léonard-Roques, *Caïn et Abel. Rivalité et responsabilité*, Monaco, Éditions du Rocher, 2007, p. 7.

devenus aveugles et pourquoi l'écriture s'inverse. En effet, comme ces incidents sèment la panique au sein de la population, le mouvement chrétien millénariste des Témoins de Jéhovah en profite pour tenter d'inciter le plus de personnes possible à se convertir : « Acceptez Jéhovah-Dieu. Nos publications ont été les seules à ne pas avoir été touchées par la malédiction divine. Vous pouvez encore être sauvé » (RP, 73). En faisant semblant d'avoir été épargnés, les Témoins de Jéhovah bernent les gens et présentent leur culte comme étant supérieur aux autres.

D'autres en profitent plutôt pour prêcher la supériorité de la race et les mérites des dieux vaudou :

Nous sommes Haïtiens ! gueulait-il. Avons-nous besoin des miroirs pour vivre ? Avons-nous besoin de lire et d'écrire de la gauche vers la droite ? Non, nous n'en avons pas besoin. Crions bien fort notre statut de Haïtiens. Nous ne sommes pas humains. Nous sommes Haïtiens. [...] Ce sont les dieux de la race qui ont aveuglé les miroirs. Ne nous opposons pas à leur volonté. (RP, 112)

Ce discours de mystification sert à faire croire à la population que l'Haïtien est un être surnaturel qui a des capacités extraordinaires, et que ce sont leurs dieux qui en ont décidé ainsi. Il sert d'échappatoire à ceux qui souffrent des malheurs qui se produisent puisqu'ils sont supposément touchés par la grâce.

Les œuvres de Victor mettent en scène des personnages qui sont vulnérables aux différents discours pseudo-religieux qui circulent, ou encore qui utilisent ceux-ci pour manipuler les gens. Dans le premier cas, ils sont privés de capacité de jugement et sont incapables de remettre en question ce qu'on leur dicte. Dans le second cas, ils utilisent des discours inappropriés à la situation ou qui sont dénaturés, ce qui est tout aussi aliénant ; soit ils se confortent dans ce qu'ils font sous couvert religieux, soit ils

manipulent les plus faibles en calquant leur discours sur ceux auxquels le peuple prête foi.

CHAPITRE 3

L'histoire et la politique

Nous sommes sept millions d'Haïtiens, et nous voulons tous devenir présidents de ce pays. Pas d'un autre pays. Les autres pays ne comptent pas. Seul Haïti compte. Tu sais ce qu'il a dit, un jour, Duvalier père ? Il a dit que l'énergie que ça prend pour diriger Haïti est si grande, qu'avec le quart seulement il pourrait diriger les États-Unis, et cela en ne travaillant que la fin de semaine. Et je le crois. Je le crois parce que chaque président haïtien a sept millions de rivaux.

Dany Laferrière, *Pays sans chapeau*

Le chapitre précédent a mis en lumière le processus d'aliénation collective lié au détournement du discours religieux tel que représenté dans les œuvres de Gary Victor. Cependant, il est difficile de séparer celui-ci des discours historiques et politiques puisqu'ils sont, le plus souvent, étroitement liés. Plusieurs événements historiques, ou encore plusieurs personnages politiques qui ont marqué l'histoire sont associés à l'une ou l'autre des croyances religieuses qui circulent dans le pays. Nous n'avons qu'à penser à la cérémonie du Bois-Caïman⁴³ qui s'est déroulée dans la nuit du 14 août 1791, et qui est considérée par plusieurs Haïtiens comme l'acte fondateur de la révolution et de la guerre d'indépendance : « La cérémonie du Bois-Caïman, présentée dans tous ses détails aux écoliers avec les premiers éléments de l'histoire d'Haïti, est un des mythes fondateurs qui sous-tendent l'image de soi des Haïtiens »⁴⁴. Cette cérémonie vaudou, organisée par

⁴³Dans son livre *Les Mystères du vaudou*, Laënnec Hurbon décrit cette cérémonie ainsi : « De récits où se mêlent l'imaginaire et le réel il ressort que, durant cette cérémonie dite du Bois-Caïman, les esclaves réunis scellèrent un pacte sacré, se jurant de mourir plutôt que de vivre sous la domination des maîtres colons. Le sang d'un cochon noir sacrifié fut partagé entre les participants, tandis que Boukman appelait en créole à la vengeance au nom des Dieux des ancêtres africains et au rejet du Dieu qui inspire les Blancs » (Laënnec Hurbon, *op.cit.*, p. 43).

⁴⁴ Léon-François Hoffmann, *Haïti : lettres et l'être*, Toronto, Éditions du GREF, 1992, p. 267.

Boukman⁴⁵, avait pour but de mobiliser les esclaves afin de créer une résistance collective contre le colonisateur. C'est suite à cette réunion qu'il y a eu, les 21 et 22 août 1791, le premier soulèvement organisé contre les Blancs ; plusieurs habitations et plantations ont été brûlées et des centaines de Blancs ont été massacrés. Le culte religieux est l'élément catalyseur de cet événement marquant de l'histoire d'Haïti. Donc, en gardant toujours en tête la représentation démystifiante du discours religieux, nous verrons comment les romans de Victor, à l'aide de différents personnages ou péripéties, présentent également une critique d'un certain type de discours historique et politique qui devient aliénant lorsqu'inapproprié à la situation ou utilisé à mauvais escient.

Dans la première partie de ce chapitre, nous étudierons la façon dont les romans réactualisent des événements historiques qui ont marqué l'imaginaire haïtien. À l'aide d'un exemple précis, soit le mythe des héros de l'Indépendance, nous verrons à quel point les faits marquants du passé sont représentés comme étant devenus des lieux de référence pernicieux pour la société haïtienne actuelle. Rester ainsi tourné vers le passé devient aliénant puisque cela empêche la société d'évoluer, mais aussi parce que certains discours qui ont pris naissance lors de ces époques révolues sont inadéquats lorsqu'ils sont utilisés dans le contexte actuel. Aussi, plusieurs propos du narrateur questionnent la façon dont est racontée, dans les manuels scolaires, la « glorieuse révolution » ainsi que la description qu'ils font des acteurs principaux, « super héros » de cette révolution. Dans la seconde partie du chapitre, nous verrons comment ceux qui détiennent un certain pouvoir dans la société arrivent à se créer une image de toutes pièces, image qu'ils utilisent pour manipuler la population. Dans les deux romans, le président asservit le peuple qui ne

⁴⁵ Boukman est un « ancien commandeur d'esclaves et ancien cocher qui connaît de nombreux ateliers, il est aussi prêtre vaudou » (Laënnec Hurbon, *op.cit.*, p. 42-43).

remet aucunement en question ses qualités de dirigeant, et celui-ci se conçoit autrement que ce qu'il est puisqu'il croit vraiment posséder des qualités faisant de lui un être supérieur. Nous verrons aussi comment les représentants de l'Église, malgré l'idée de bonté que plusieurs ont tendance à leur attribuer, peuvent être malintentionnés.

3.1 Les stigmates du passé

Dans les romans de Gary Victor, comme dans plusieurs œuvres d'auteurs haïtiens contemporains⁴⁶, les personnages sont aux prises avec les séquelles d'un passé historique difficile, et les récits évoquent divers événements traumatisants. Ces faits marquants du passé sont encore tellement présents dans l'imaginaire social, que cela devient problématique puisqu'on y fait référence dans des situations souvent tout à fait inappropriées.

3.1.1 L'Indépendance : la révolution glorieuse et ses héros : mythe ou réalité ?

Le fait historique le plus saillant de l'histoire d'Haïti est sans conteste la révolution de 1791 à 1803 qui a fait de ce pays, en 1804, la première république noire de la planète. En effet, nombreux sont les récits qui racontent l'histoire glorieuse de cette guerre, menée d'abord par le général Toussaint Louverture⁴⁷, ensuite par Jean-Jacques Dessalines,

⁴⁶ Voir, par exemple, *Le livre d'Emma* de l'écrivaine Marie-Célie Agnant, qui remonte au temps des bateaux négriers et des plantations pour expliquer de quelle façon certaines femmes de la lignée d'Emma sont devenues folles (Marie-Célie Agnant, *Le livre d'Emma*, Montréal, Les Éditions du remue ménage, 2001).

⁴⁷ Dès 1791, Toussaint Louverture est le premier à imposer son autorité auprès des mulâtres et des colons blancs. Il crée sa propre armée et en 1801, il décrète une constitution dans laquelle il déclare que Saint-Domingue est autonome par rapport à la France et qu'il en est le gouverneur à vie. En 1802, il est déporté à

Alexandre Pétion et Henri Christophe. Cependant, pour plusieurs, un malaise entoure cet événement qui couvre le peuple de fierté, et c'est ce qu'explique le politologue André

Corten :

Cette polémique reflète un malaise. Remous d'idées et de sentiments confus sur l'esclavage, sur la violence et les atrocités de la guerre, sur les lâchetés et les trahisons. Sur le massacre final des blancs par Dessalines. [...] Des doutes sur les chemins empruntés et sur les décisions prises. La stupéfaction devant les résultats, notamment la dévastation du pays. La peur suscitée de la communauté internationale et la longue mise au banc de celle-ci a longtemps fortifié les Haïtiens dans la conviction que leur entreprise était radicalement révolutionnaire. Mais la révolte des esclaves, tout en étant un facteur crucial, finit par se brouiller dans un jeu où bien d'autres contradictions s'étaient développées, celles entre colons royalistes, «révolutionnaires» ou «patriotes», «mulâtres» ou petits blancs, celle entre les canons et les fièvres, celle, parmi les esclaves, entre clans ethniques ou régionalistes⁴⁸ ou celle entre Français, Anglais et Espagnols⁴⁹? Brouillage de la mémoire constamment rectifié par la légende officielle. Brouillage qui ne permet pas de situer exactement le génie jacobin de Toussaint. Faire jouer les contradictions diverses du système colonial esclavagiste, pour diriger le processus révolutionnaire vers la constitution d'un «pouvoir noir» indépendant dans les faits. Sans pour autant chercher à fonder le lien social dans la culture même des «damnés de la terre».

Une fois instituée en scène fondatrice, la révolution d'indépendance se transforme en légende et les figures de Makandal, de Boukman, de Toussaint Louverture, de Dessalines en héros. Les mythes portent pourtant autre chose que des images d'Épinal ou plus que du matériau pour manuels scolaires. Ils portent leur face obscure. Quand aujourd'hui certains disent que s'ils ne gagnent pas ils mettront Haïti à feu et à sang comme l'ont fait leurs aïeux esclaves dans la stratégie de la terre brûlée, il y a bien une tentative de renouer avec une légitimité révolutionnaire, il y a aussi une fascination du mal politique.⁵⁰

Cet embarras face aux différents discours qui circulent sur ce passé glorieux est particulièrement présent chez Éric, le personnage principal de *À l'angle des rues parallèles*. Ayant perdu son emploi suite aux « programmes d'ajustement structurel », il devient beaucoup plus critique par rapport à ce qui se produit dans la société. Plusieurs

la prison du Fort de Joux en France et il y meurt. C'est lui qui a posé les bases de la guerre de l'Indépendance.

⁴⁸ C.L.R. James, cité par André Corten, *op.cit.*, p.160.

⁴⁹ David Nicholls, cité par André Corten, *ibid.*, p.160.

⁵⁰ André Corten, *op.cit.*, p. 160.

réflexions concernant la politique et l'histoire de son pays l'assaillent. D'ailleurs, lorsqu'il aperçoit une affiche publicitaire du film *Matrix*, il fait le commentaire suivant :

Ce long métrage avait eu un succès fou pendant plus d'un mois, même si la plupart des spectateurs n'y avaient compris et retenu que les scènes de violence. Peut-être était-ce dû au fait que, tout comme dans le film, ils vivaient ici dans une sorte de réalité virtuelle construite à partir des données d'un passé prétendument glorieux; alors que des bâtards d'une génération de négresses esclaves violées par des colons blancs en quête de saveur exotique s'étaient servis des rêves d'un peuple opprimé pour s'appropriier le pouvoir de leurs pères européens. La réalité, la vraie, c'est-à-dire cette crasse et cette déchéance, nous étions dans l'impossibilité de la voir en raison de données fausses, virus virulents, circulant dans toutes les allées de notre culture. Mais il y avait des individus, ces politiciens puants comme Mataro, qui se la coulaient douce, profitant du fait que le peuple s'engloutissait dans le virtuel, ligoté, paralysé par le poids de ce passé mensonger (RP, 23-24).⁵¹

Au lendemain de l'Indépendance, il fallait reconstruire le pays « mais là encore, le modèle pour les élites restait et demeurait la « France éternelle »⁵². C'est ce qu'affirme Éric lorsqu'il parle de ceux qui se sont « servis des rêves d'un peuple opprimé pour s'approprier le pouvoir de leurs pères européens » (RP, 23). S'il les nomme les « bâtards », c'est que l'élite au pouvoir, suite au massacre des Blancs, était constituée majoritairement de mulâtres affranchis⁵³. Le narrateur se questionne donc sur l'héroïsme de ces hommes qui ont perpétué la structure sociale coloniale; ils ont éliminé l'homme blanc, mais l'esclavage n'a pas réellement pris fin et une séparation encore plus radicale

⁵¹ Nous reviendrons sur cette citation dans le dernier chapitre, dans la perspective des affinités de l'écriture de Victor avec des films de science fiction.

⁵² Sauveur Pierre Étienne, *L'énigme haïtienne. Échec de l'État moderne en Haïti*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2007, p.115.

⁵³ Certains affranchis qui étaient eux-mêmes propriétaires d'esclaves. Sauveur Pierre Étienne explique que « l'amalgame classes-races est un phénomène typiquement haïtien qui remonte à la période coloniale et qui est véhiculé dans la société à travers les manuels d'histoire et les discours de certains tenants de l'École ethnologique haïtienne, adeptes de la « négritude » et du « noirisme ». » Il cite Leslie F. Manigat qui affirme qu'« entre les Blancs, juchés au sommet de la pyramide ethnosociale, et les nègres casés tout au bas de cette pyramide comme esclaves, s'était assez vite développée la catégorie sociale intermédiaire des affranchis, constituée par presque tous les mulâtres ou sang-mêlé, et un petit nombre de noirs libres » (*Ibid.*, p. 61).

s'est faite entre les mulâtres et ceux qui avaient la peau foncée⁵⁴. Cette partie de l'histoire n'est pas mentionnée dans les manuels scolaires puisque l'accent est plutôt mis sur les exploits des figures importantes de la révolution. La population est ainsi coupée de son passé véritable et vit dans l'erreur puisqu'elle croit fermement à un discours faussé, partiel et partial, qui circule dans la société depuis plus de deux cents ans, et c'est ce que déplore Éric. Sous ce récit aux allures mythiques se cachent des aberrations dont la société ne semble pas être consciente, sur lesquelles elle ferme les yeux.

Cependant, le narrateur est d'autant plus surpris, voir effrayé, lorsqu'il constate à quel point certains sont «englués» dans ces discours du passé glorieux. Comme il décide d'éliminer tous ceux qu'il croit responsables de sa perte d'emploi, il commence par trouver Mataro, le ministre des Finances. Ce dernier lui apprend que ce n'est pas lui qui a causé ces nombreuses mises à pied, mais Ti Nestor, le sorcier du président. Éric va donc trouver Ti Nestor, qu'il abat froidement à l'aide d'un automatique. Suite à l'assassinat de son protégé, le président met la CIMO (Compagnie d'intervention et de maintien de l'ordre) à ses trousses. Il est recherché partout dans la ville et se voit contraint d'accepter l'aide de Soldat Antoine, le chef d'une organisation populaire d'opposition, qui lui propose de le cacher. Lorsqu'il entre dans la maison, il constate avec horreur que des enfants récitent les paroles attribuées à Boisrond Tonnerre lorsqu'il invoquait la façon dont les pères fondateurs devraient procéder pour la rédaction de l'Acte de l'Indépendance :

J'entendis au même moment des voix d'enfants réciter les propos bien connus en Haïti de Boirond [sic] Tonnerre, le secrétaire privé du général Jean-Jacques Dessalines, le fondateur de ladite nation haïtienne. « Il nous faut la peau d'un

⁵⁴Le roman de Marie Vieux-Chauvet rappelle que cette situation était encore présente (la bourgeoisie mulâtre qui exploite le petit peuple à la peau foncée) au début du XX^e siècle (Marie Vieux-Chauvet, *Amour, Colère et Folie*, Paris, Soley, 2005).

Blanc pour parchemin, son crâne pour écritoire, son sang pour encre, et une baïonnette pour plume. » Pourquoi perçus-je de l'obscénité dans ces paroles ? J'imaginai qu'il se trouvait quelque part, tout près de moi, de jeunes cannibales réunis en assemblée. Il n'y avait pas de danger, essayai-je de me convaincre. J'étais un Nègre. Pas un Blanc... Mais quelle différence y avait-il finalement entre le crâne d'un Blanc et celui d'un Nègre ? (RP, 67)

Ces paroles, censées être réellement prononcées en 1804 et mises dans la bouche d'enfants dans un contexte actuel, font prendre conscience à Éric de la violence du propos. Il réalise les conséquences de cette incitation permanente à la violence, ce qui l'amène à se demander s'il y a réellement une différence entre le fait d'être blanc ou noir. Cette glorification des atrocités a été perpétuée à travers les siècles et fait l'objet d'un enseignement à de jeunes enfants qui ne sont pas conscients de ce qu'elle implique. La société est tellement imbibée de ces discours du passé qu'elle les transmet de génération en génération, sans réaliser que ces propos sont extrêmement haineux, et cachent certains aspects plus sombres de l'histoire :

Je gardais certes encore, quelque part dans ma mémoire, comme tout Haïtien, le souvenir des souffrances et des humiliations que nous avait infligées le colon blanc. Mais était-ce une raison pour que, deux siècles plus tard, des enfants continuent à réciter ces propos puant la haine dans ce qu'elle avait de plus crasseux et de plus ténébreux ? Combien de gens s'étaient aperçus que notre dite Indépendance était souillée par ces propos sanguinaires et que cette baïonnette dont parlait le tristement célèbre Boironde Tonnerre n'avait servi qu'à faire couler le sang des pauvres Nègres et, finalement, à étripier cette terre ? (RP, 67-68)

Éric sait que la « vraie histoire » n'est pas celle racontée dans les livres et à l'école, mais il semble bien être le seul. Tandis que différents événements lui font réaliser les méprises de son peuple, celui-ci semble s'empêtrer de plus en plus dans ces discours de mystification.

3.2 Duvalier et Aristide ; la population sous l'emprise de dictateurs puissants

L'histoire d'Haïti est marquée par une suite de dictatures et d'alliances ruineuses. Deux des personnages politiques qui se sont imposés au cours du dernier demi-siècle sont, sans conteste, François Duvalier, qui a régné sur le pays de 1957 à 1971, et Jean-Bertrand Aristide, président en 1991, de 1994 à 1996 et de 2001 à 2004. Le premier a été associé à la figure du sorcier⁵⁵, tandis que le second a été perçu par plusieurs comme un Messie, ou a voulu se faire passer pour tel. Dans ce pays, il est fréquent que le politique et le religieux soient associés :

Durant ces cinquante dernières années, au lieu de se désintriquer, le religieux et le politique s'interpénètrent de plus en plus. Sans qu'il ne soit besoin d'établir une quelconque correspondance, on peut observer que les deux personnages politiques clés de ce demi-siècle ont parfaitement mélangé les deux genres. Le religieux occupe en Haïti une place qui n'est pas sans rapport avec le caractère irréversible de la déshumanisation et son incompréhensibilité. Il colore tout le politique.⁵⁶

Le président de *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* a plusieurs points en commun avec Duvalier tandis que *À l'angle des rues parallèles* fait plusieurs allusions au «petit père des pauvres»⁵⁷. Toutefois, les deux personnages se ressemblent dans la mesure où ils semblent plutôt amalgamer différents aspects des deux dictateurs. Dans les œuvres de Victor, les personnages de politiciens sont pratiquement toujours investis d'une connotation négative⁵⁸. Le président du pays est décrit comme un manipulateur

⁵⁵ Comme l'explique André Corten, « le duvaliérisme se revendique du vodou. "Papa" Doc est la formule qui l'investit du pouvoir des ancêtres, des esprits du vodou [il cite Laënnec Hurbon]. Socialement, le duvaliérisme parvient à s'associer tout un réseau des houngans et en commanditant des cérémonies en vue de concilier les *lwa*, ils fanatisent ses partisans. Ceux-ci se sentent-ils imbus de toute la force des *lwa* ? En tout cas, les classes populaires identifient cette force au pouvoir de la magie et de la sorcellerie » (André Corten, *op.cit.*, p. 50).

⁵⁶ *Ibid.*, p. 14.

⁵⁷ Surnom donné à Aristide.

⁵⁸ Il importe de mentionner que nous parlerons uniquement des dirigeants, mais cette observation concerne aussi les différents personnages politiques. Par exemple, dans *À l'angle des rues parallèles*, le ministre de

sans scrupules ; il manie le peuple à sa guise, et ce, par tous les moyens imaginables. Cette façon qu'il a de tout contrôler devient source d'aliénation puisque la population est entièrement sous son emprise.

3.2.1 Le règne de la terreur

«Kou m-gin kochma sé tontonmakout m-plédé révé»⁵⁹

La peur est un des éléments clés qui permet à toute dictature de se maintenir en place. Les personnages de l'Élu, dans *À l'angle des rues parallèles*, et du président, dans les deux romans, utilisent différents stratagèmes afin de maintenir le peuple dans la frayeur, ce qui le rend facilement manipulable. L'Élu contrôle le pays grâce à la fortune qu'il a obtenue de façon illégale : « Grâce à l'argent du trafic de la drogue que l'Élu contrôlait, il avait à ses ordres la police et les organisations populaires qui quadrillaient le pays » (RP, 22). Lorsqu'Éric rencontre les membres de ces organisations populaires, nommées les *chimè*⁶⁰, il se retrouve dans une salle de classe où est écrit sur un tableau le slogan « Yon sèl nou fèb, ansanm nou fò, ansanm ansanm nou se lavalas »⁶¹ et où les murs sont décorés avec « des photographies de Marx, de Lénine, du Che [et] de Mao » (RP, 65). Ces jeunes révolutionnaires pseudo marxistes sont décrits comme étant

l'Éducation nationale, Géfrard, est présenté comme un salaud puisque celui-ci a jeté sa conjointe, Marjorie, à la rue parce qu'il ne pouvait supporter qu'elle aime la poésie, ironie éloquente.

⁵⁹ «Dès que j'ai un cauchemar, c'est de tontonmacoutes [sic] que je rêve» : citation tirée du recueil de poèmes *Diacoute 2*, de Félix Morisseau-Leroy, dont un des thèmes principaux est l'homme aux prises avec la dictature de Duvalier. Ce vers reflète bien l'état d'esprit des gens à cette époque, l'effroi constant avec lequel ils vivaient. (Félix Morisseau-Leroy, *Diacoute 2*, Montréal, Nouvelle Optique, 1972, cité par Laënnec Hurbon dans *Culture et dictature en Haïti. L'imaginaire sous contrôle*, op.cit., p. 81).

⁶⁰ *Chimè* (chimères) était le nom donné aux hommes de main au service d'Aristide. C'était sa milice personnelle, une nouvelle version des tontons macoutes.

⁶¹ Yon sèl nou fèb, ansanm nou fò, ansanm ansanm nou se lavalas (Un seul nous sommes faibles, ensemble nous sommes forts, ensemble, ensemble nous sommes Lavalas): slogan de l'organisation politique Fanmi (famille) Lavalas dont Jean-Bertrand Aristide est le chef. Lavalas veut dire, « avalanche », « boue », « torrent ». Lavalas est aussi le nom d'un démon vénéré dans le Sud d'Haïti (RP, p. 191).

« pauvres, affamés de pouvoir et de richesse, en quête d'un djob dans un ministère ou dans une entreprise publique, frustrés » (RP, 68) et drogués. Ils sont engagés pour semer la terreur dans la ville :

Toujours prompts à la violence sur ordre de l'Élu dont la corde de la paranoïa vibrait au moindre soupçon de présence d'une main bourgeoise. Certains d'entre eux brandissaient des armes automatiques de fabrication israélienne [...] tous choyés par l'Élu qui voyait en eux le fer de la lance de la lutte contre ce qu'il appelait dans sa logique tortueuse « les possédants ». (RP, 69)

Ces armées sont formées de jeunes hommes vulnérables qui ne possèdent rien et pour qui avoir une arme donne un sentiment de puissance. Éric observe que leurs regards ont « la fixité que donne la consommation abusive de la drogue » (RP, 69). Ils sont complètement sous l'emprise de l'Élu, qui, à l'aide de la drogue et l'argent, les manipule. Tels des zombies, ils exécutent ses ordres, et ce, peu importe la violence exigée. Ils ne réalisent même pas l'illogisme, voire le ridicule de la situation : sous ordre de l'Élu, ils luttent contre « les possédants », c'est-à-dire les mieux nantis, alors que lui-même est probablement l'homme le plus riche du pays. Ils semblent penser qu'ils se battent au même titre que les esclaves qui se sont battus pour l'indépendance d'Haïti. D'ailleurs, leur cri de ralliement, « Vive la révolution ! Vive le pouvoir populaire ! L'Élu ou la mort ! » (RP, 69) et leurs agissements ressemblent étrangement à certaines déclarations qui se retrouvent dans la proclamation d'indépendance du pays, rédigée par Boisrond Tonnerre :

Indépendance ou la mort... que ces mots sacrés nous rallient, et qu'ils soient le signal des combats et de notre réunion. [...] Et vous hommes précieux, généraux intrépides qui, insensibles à vos propres malheurs, avez ressuscité la liberté en lui prodiguant tout votre sang ; sachez que vous n'avez rien fait, si vous ne donnez aux nations un exemple terrible, mais juste, de la vengeance que doit exercer un peuple fier d'avoir recouvré sa liberté, et jaloux de la maintenir ; effrayons tous

ceux qui oseraient tenter de nous la ravir encore : commençons par les Français...⁶²

Les *chimè* sont convaincus de servir une cause louable et ils ne semblent pas s'apercevoir qu'ils sont simplement utilisés comme moyen de répression afin de détruire ceux qui auraient l'idée de s'opposer au pouvoir de l'Élu⁶³.

Dans ses deux romans, Victor décrit le personnage qui dirige le pays comme un homme extrêmement violent et puissant : « Il pouvait d'un mot envoyer les hordes de prolétaires à sa solde piller, violer, tuer pendant qu'au même moment il faisait pleuvoir sur les députés et les sénateurs US des centaines de milliers de dollars pour que la grande puissance continentale se contente uniquement de condamnation de principe » (DJ, 45).

Il est capable de manipuler les jeunes délinquants qui font partie de sa milice personnelle et les « Grandes puissances du Nord » qui, lorsqu'ils y trouvent leur profit, ferment facilement les yeux sur les atrocités qui se passent dans le pays.

Cependant, l'auteur utilise l'humour pour inciter le lecteur à se questionner sur ces hommes qui terrorisent la population. Le président de *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* a la mainmise sur tout le pays et il utilise toutes sortes de stratagèmes pour conserver ce contrôle : il a sa milice personnelle, il paie les services d'Adam afin qu'il trouve des nouvelles idées pour contrôler le peuple, mais surtout, il possède une collection de masques faits à partir de têtes décapitées, qu'il utilise pour espionner la population : « C'est encore mieux que ma police, Gesbeau. Cela me permet

⁶² Cité par Oruno D. Lara, *De l'Oubli à l'Histoire. Espace et identité caraïbes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998, p. 143.

⁶³ À ce sujet, dans *À l'angle des rues parallèles*, le narrateur fait référence à quelques reprises (p. 75, 164) au « supplice du collier », ce qui revoie au sort qui était réservé aux anciens tontons macoutes. Le supplice du collier, communément appelé le supplice du père Lebrun en Haïti (puisque un magasin de pneus porte le nom de *Pè Lebrun*), consiste à passer un pneu autour de la victime et l'enflammer, et ce, sur la place publique, au vu et au su de tous. (André Corten, *op.cit.*, p. 121.) Lors de son discours du 27 septembre 1991, Aristide a fait l'apologie du supplice du «père Lebrun».

d'être partout et d'écouter les citoyens. Je peux être qui je veux » (DJ, 58). Cet homme, qui est prêt à tout pour atteindre ses objectifs et qui est redouté de tous, a de fortes tendances mégalomanes. Lorsqu'Adam lui suggère de faire construire une statue⁶⁴ de cent mètres de haut à son effigie avant que le prochain président en ait l'idée, celui-ci répond qu' « il n'y aura pas de prochain président de la République », qu'il « sera toujours président de la République⁶⁵ » (DJ, 79). Cependant, il ne s'arrête pas là dans ses illusions de grandeur. Il est tellement convaincu de ce qu'il affirme qu'il surprend Adam en faisant la déclaration suivante :

« La statue sera prête dans quelques jours et j'annoncerai personnellement que je l'inaugurerai à l'occasion des fêtes du tricentenaire. » Là, Son Excellence me dépassait dans la manipulation de l'imaginaire. On n'était même pas au bicentenaire et il était convaincu qu'il serait président dans une centaine d'années. (DJ, 89)

Ici, le protagoniste perçoit la bêtise de cette affirmation, mais le président, lui, pense réellement qu'il est immortel. Comme il parvient à manipuler tout le monde, sa grande puissance finit par lui faire croire qu'il est invincible. Habitué à se faire passer pour le «tout puissant», il se prend lui-même à son propre jeu. Il se voit comme un surhomme, comme un Dieu qui règnera indéfiniment sur son peuple.

Ce prétendu surhomme à des comportements qui ne vont pas de pair avec l'idée que s'en font le peuple et Adam lui-même. Il agit parfois de façon très puérile. Lorsqu'Adam laisse sous-entendre qu'il ne sera pas indéfiniment le président du pays, il se met à pleurnicher. Aussi, pour punir le ministre de la Sécurité publique, il lui baisse le pantalon,

⁶⁴ Le personnage d'Adam semble être inspiré de Gérard Daumec, un poète ami de Duvalier père qui l'a manipulé à sa guise, et qui lui a suggéré d'ériger le monument à la mémoire du Marron inconnu de Saint-Domingue à la place Louverture.

⁶⁵ Il est difficile de ne pas voir ici une allusion au règne de François Duvalier qui a posé les jalons pour la présidence à vie rendue effective le 1^{er} avril 1964. Pour en savoir plus sur la dictature de Duvalier père, lire : Jean Florival, *DUVALIER, La face cachée de Papa Doc*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.

lui frappe les fesses et lui tire une oreille. Cependant, ce n'est pas son côté enfantin qui contraste le plus avec l'image d'homme puissant qu'il veut présenter en tant que dirigeant du pays. Lorsqu'il confie à Adam l'enquête d'un meurtrier en série et que celui-ci découvre que c'est la mendicante folle et prostituée qui tue tout ce monde, le président le remercie de ses services en le payant grassement et en lui disant qu'il a assez travaillé. Comme Adam trouve bizarre de se faire retirer si rapidement l'enquête, il continue ses recherches et finit par découvrir que la mendicante est la mère du président et que, comble de tout, il a aussi des relations sexuelles avec elle :

Quelqu'un se dirige vers la folle. Il est sous un drap blanc brodé de signes vaudou. La vieille se lève, brandit son poing [...] : « Faire cela à ta mère ! San manman... [...] Cochon !...Fils de pute ! » L'homme sous le drap la force à se coucher et s'allonge sur elle. [...] L'un des hommes armés saisit celui qui se cache sous le drap pour le pousser vers la jeep stationnée à quelques mètres. Le drap glisse. Je découvre sans stupeur Son Excellence, nu, son sexe minuscule pendant entre ses jambes [...]. (DJ, 186-187)

Cet homme qui terrorise la population est, dans les faits, décrit comme ayant un comportement enfantin, un pénis minuscule et des comportements sexuels déviants puisqu'incestueux. Il n'a pas les compétences ni les qualités d'un chef d'État, et la peur qu'il inculque aux citoyens est fondée sur les systèmes de répression qu'il a instaurés, parce qu'en tant que personne, il est plutôt insignifiant.

3.2.2 Qui est le P'tit Saint Pierre ?

Depuis le début de l'ère chrétienne, l'Église catholique s'est imposée comme autorité dans différents pays tout autour de la planète. Elle est constituée du pape, des

archevêques, des évêques et de prêtres qui sont censés transmettre la parole de Dieu. Pourtant, de plus en plus d'événements impliquant des représentants de l'Église, par exemple des histoires d'agressions sexuelles, sont dévoilés au grand jour. Ceux-ci forcent les gens à se questionner sur l'intégrité de ces personnes à qui plusieurs vouent une confiance absolue. Le même phénomène s'observe en Haïti, pays où la religion catholique exerce un grand pouvoir depuis la période des colonies. Il suffit de penser à Aristide, ce prêtre qui a floué les citoyens par ses belles promesses et qui, une fois à la présidence, s'est révélé être un escroc et un chef d'état sans scrupules⁶⁶.

Dans *À l'angle des rues parallèles*, c'est à travers le personnage du P'tit Saint Pierre que Victor questionne les figures qui représentent ce genre d'autorité dans le pays. Cette statue, qui de prime abord semble inoffensive, voire même innocente, puisqu'elle ressemble à un enfant, s'avère plutôt être une crapule de la pire espèce. Lorsqu'Éric rencontre le P'tit Saint Pierre pour la première fois, celui-ci est enfermé dans un cachot⁶⁷ et il arrive à convaincre Éric de le libérer à l'aide de promesses qu'il ne tiendra pas. Aussitôt sorti de sa cage, il lui donne une bourrade dans les jambes et se sauve. Éric se lance à sa poursuite et il rencontre une prostituée qui vient de se faire agresser par la statue:

« Je recherche quelqu'un, lui dis-je. Pas plus grand qu'un enfant de cinq ans. Vous l'avez vu ? »

⁶⁶ François L'Écuyer, chargé de projet pour l'Afrique et Haïti à Alternatives à écrit ceci à propos du retour du président en 1994 : « À son retour d'exil en 1994 – avec l'appui de 20 000 marines américains – Aristide s'était promis de ne plus jamais être victime d'un coup d'État tel que lui avait asséné le Lt-Gén. Raoul Cédras. Ainsi, deux grands plans furent mis de l'avant : d'abord, le démantèlement total de l'armée nationale haïtienne ; le contrôle des masses populaires serait quant à lui assuré par les *chimères* (bandes armées de Cité-Soleil), largement impliquées dans le commerce de drogue. L'implication du président Aristide dans le commerce de drogue n'est plus à démontrer. Déjà, nombre de ses collaborateurs et amis sont sous les verrous aux États-Unis [...]. » (<http://www.ababord.org/spip.php?article449>) Son gouvernement est aussi accusé d'avoir dilapidé les caisses de l'État.

⁶⁷ Cette petite statue dans une «cage» existe réellement, postée dans un carrefour de Petionville.

– C’est lui, s’effondra en pleurs la pute. J’avais pensé qu’il s’agissait d’un enfant. On voit et on s’habitue à tout de nos jours. Il a exigé qu’on fasse cela sans préservatif. J’ai refusé. Même avec un enfant, on ne sait jamais. Il s’est alors fâché, disant qu’on n’avait pas le droit de traiter un saint de cette manière. Il m’a frappée. C’est alors que je me suis rendu compte qu’il ne s’agissait que d’une statue. J’ai voulu me défendre, mais il est aussi fort qu’un adulte. Si vous n’étiez pas arrivé, il m’aurait violée. » (RP, 92-93)

Après avoir fait la connaissance de Marjorie, Éric apprend que son cousin poète, Anastase, a été assassiné à l’angle des rues Villate et Darguin, ce qui lui semble impossible puisque ce sont deux rues parallèles. Ils se rendent alors à la station de radio pour élucider ce mystère, et les journalistes leur apprennent qu’ils tiennent cette information du seul témoin du meurtre, un témoin crédible puisque c’est un saint. Après avoir quitté la station de radio, Marjorie explique à Éric la raison qui l’a poussée à se prostituer : « J’ai été obligée de faire le trottoir parce que l’homme que j’aimais ne supportait plus que je me passionne pour la poésie. Il m’a abandonnée après m’avoir engrossée » (RP, 106). Cette situation met Éric hors de lui, d’autant plus qu’il apprend que cet homme est le ministre de l’Éducation nationale. Il se lance à sa poursuite, et lorsqu’il le trouve enfin, celui-ci est déjà l’otage du P’tit Saint Pierre. La statue tient à ramener sa victime à Marjorie, car il croit que c’est le seul moyen d’obtenir ce qu’il désire : « [...] je veux le faire sans préservatif. Tu comprends ? Et c’est la seule manière pour qu’elle soit consentante : que je lui livre ce salaud qui ne supportait pas qu’elle apprécie la poésie » (RP, 132). Après les avoir guidés à l’endroit où Anastase a été tué, le petit saint se sauve et Éric l’aperçoit, plus tard, lié par des chaînes et traîné par une foule en colère. Une femme lui explique ce qu’ils comptent en faire :

[...] Les organisations populaires voulaient infliger au saint le supplice du collier sous prétexte qu’il était un agent de l’Occident décadent et qu’il tentait de freiner la mutation accélérée du peuple haïtien. Mais eux, en bons chrétiens – ce n’était

pas qu'ils fussent contre l'Élu –, préféreraient reconduire la statue dans le cachot que la sainte Église lui avait toujours réservé. (RP, 164)

Et elle ajoute que « c'est parce qu'il s'est libéré qu'il [leur] arrive tous ces malheurs » (RP, 164). Lorsqu'il est de retour dans son cachot, il demande à nouveau à Éric de le libérer. Au même instant, la terre tremble et des lanières de feu traversent le ciel, mais tout cela cesse lorsqu'Éric décide de vider son chargeur sur la tête de la statue qui éclate en mille morceaux.

Peut-on faire confiance à un saint simplement parce qu'il est considéré comme tel ? C'est une des questions que pose l'œuvre de Victor. Lorsqu'Éric va identifier le corps de son cousin mort, il trouve une note qui lui est destinée et dans laquelle est écrite l'énigme suivante : « Les miroirs sont-ils devenus aveugles ou est-ce nous qui avons fait fuir la lumière ? Que cache la robe du saint ? À l'angle des rues parallèles se trouve la solution du mystère des captifs perpétuels » (RP, 106). « Que cache la robe du saint ? », voilà la grande question. Dans cette œuvre se cache, derrière ce titre vénérable, une statue qui veut faire l'amour sans préservatif, qui est meurtrière⁶⁸ et qui sait avoir beaucoup de pouvoir, mais qui l'utilise aussi pour faire le mal. Il est difficile de ne pas y voir une référence à Aristide, l'homme de religion qui a été à la présidence d'Haïti durant plusieurs années. Étant prêtre, il a utilisé cette appellation pour faire valoir sa candidature et la présenter « comme une réponse à Dieu et au peuple »⁶⁹. Comme l'explique André Corten, « l'équivalence Aristide/peuple/Dieu a un certain caractère mégalomane. Dans la mesure où elle est acceptée, elle donne sa légitimité à la figure du prophète. Elle est le cadre dans lequel se définit la théologisation politique »⁷⁰. Cependant, le cas

⁶⁸ Anastase laisse une note à Éric qui laisse sous-entendre que le P'tit Saint Pierre est son meurtrier (p.106).

⁶⁹ André Corten, *op.cit.*, p.114.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 116.

d'Aristide illustre que même si quelqu'un possède le titre honorable de prêtre, cela ne l'empêche pas de voler les caisses de l'État et de causer des torts à des milliers de personnes. Ce que le roman démontre, à l'aide de son personnage du P'tit Saint Pierre, c'est qu'il faut toujours rester vigilant par rapport à ces figures d'autorité, dont font partie les représentants de l'Église⁷¹, qui, trop souvent, utilisent leur prestige pour endormir le peuple et ensuite le flouer. Lorsqu'une chose est acceptée par la population et qu'elle n'est plus questionnée par la suite, elle peut facilement devenir source d'aliénation pour celle-ci. Et lorsque celui qui détient autant de pouvoir est mal intentionné, cela peut tourner au cauchemar.

Dans les œuvres de Victor, certains discours historiques et politiques évoquent des personnages historiques et des politiciens de l'actualité. Lorsque plus vulnérable ou enfermée dans une vision réductrice des choses, l'individu sera facilement manipulable. Le lecteur est mis en garde contre ceux qui sont de mauvaise foi, et qui utilisent ces discours à des fins purement égoïstes et malhonnêtes ; l'Élu et sa milice personnelle en sont un exemple éloquent. Cependant, être convaincu de son invincibilité ou encore être obnubilé par les discours historiques, discours parfois mensongers, devient aussi source de «zombification». Cela empêche les personnages d'évoluer, de prendre en main leur propre vie, et ils perdent toute lucidité par rapport à qui se produit autour d'eux. Ces romans se lisent ainsi comme un avertissement qu'il ne faut jamais rien tenir pour acquis afin de ne pas tomber dans de tels pièges.

⁷¹ Il ne faut pas oublier que l'église a été complice de l'entreprise coloniale et de la traite des esclaves.

CHAPITRE 4

Discours des savoirs en sciences humaines

Si on veut faire un saut dans la pensée, il ne faut pas
espérer le faire à l'aide d'une réflexion scientifique.
Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser?*

Depuis plusieurs siècles, plus particulièrement depuis les Lumières, la science a pris son envol et a été mise au premier plan des savoirs en Occident. Les nombreuses avancées dans différents domaines ont eu des répercussions sur le reste de la planète. Cependant, l'enthousiasme suscité par celles-ci a rapidement été atténué suite à la Première Guerre mondiale : l'humanité a pris conscience des horreurs engendrées également par la science et l'évolution technologique. Mais qu'en est-il des sciences humaines et des discours du savoir liés à celles-ci, discours qui sont diffusés partout dans le monde? Comme toutes les sciences, les discours associés aux différents domaines des sciences humaines se disent objectifs et tentent d'établir des lois universelles, mais sont-ils toujours appropriés ou pertinents? C'est ce que nous examinerons dans ce chapitre en nous concentrant sur deux disciplines ciblées par Gary Victor dans *À l'angle des rues parallèles* et *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, soit la philosophie et la psychologie, plus spécifiquement l'approche psychanalytique. De façon très générale, la première réfléchit l'être, elle est une manière d'interpréter le monde, tandis que la seconde cherche à comprendre, à expliquer les comportements humains.

Dans ses romans, Gary Victor présente certains discours associés à la philosophie et à la psychanalyse comme potentiellement aliénants pour les personnages puisqu'ils ne s'appliquent pas nécessairement à la réalité de ces derniers. En effet, comment le

rationalisme scientifique peut-il avoir une prise sur ceux qui vivent dans une société où les croyances au surnaturel sont prédominantes et échappent, selon la perception des occidentaux, à l'entendement rationnel? Cette tendance à vouloir tout expliquer rationnellement, à chercher des liens de cause à effet, à tenter d'être objectif convient-elle réellement à tous en tout temps? Qu'arrive-t-il lorsque des discours ont été reçus par certains comme des vérités absolues et ont servi de modèle au fonctionnement d'une société qui n'a pas nécessairement compris la portée de ceux-ci? Quant à la psychanalyse, qui est une approche scientifique visant la compréhension de la dynamique interne de l'individu et le traitement des troubles mentaux, peut-on utiliser les différentes méthodes qui en découlent de façon uniforme? Que se passe-t-il lorsque certains discours relatifs à ce domaine sont mal interprétés? Sont-ils vraiment pertinents dans un contexte où la «folie» n'est pas nécessairement perçue comme quelque chose qu'il faut soigner, mais plutôt comme un état inévitable, comme un moyen qui permet à certains personnages de survivre au chaos qui les entoure? Ces différents discours dits du savoir peuvent avoir des conséquences négatives sur le sujet lorsqu'ils sont inappropriés et il doit alors apprendre à s'en détacher. Il doit trouver sa propre voie.

4.1 La philosophie

4.1.1 Remise en question du rationalisme cartésien et des méthodes d'analyse scientifique

Descartes est un des grands philosophes qui a révolutionné la pensée occidentale au XVIIe siècle. La plupart des philosophes qui lui ont succédé prennent position par rapport à son œuvre, qu'ils soient en accord ou en désaccord avec les théories qu'il a établies. Son œuvre a encore des répercussions à ce jour. Le sous-titre du *Discours de la méthode*

explique bien l'objectif de cet ouvrage philosophique : « Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences »⁷². Selon Descartes, le monde est ordonné selon des règles et notre raison est l'unique source de savoir, c'est pourquoi sa méthode s'inspire de la certitude des mathématiques : « Car enfin la méthode qui enseigne à suivre le vrai ordre, et à dénombrer exactement toutes les circonstances de ce qu'on cherche, contient tout ce qui donne de la certitude aux règles d'arithmétique »⁷³. Qu'en est-il de ce rôle déterminant attribué à la raison par la pensée cartésienne, dans les romans de Victor?

Dès le début de *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, le protagoniste, qui est enfermé dans un hôpital psychiatrique, a de nombreuses réflexions par rapport à cette raison qui est censée être la source des connaissances. Il ne semble pas approuver les conclusions auxquelles en est venu Descartes puisque, selon Adam, « la meilleure chose à faire est de ne pas trop me fier à ma raison » (DJ, 7). Pour Adam, la raison est une faculté qui peut parfois nous empêcher d'accéder à «l'air libre», à la vérité. D'ailleurs, son père partage cette opinion et le met en garde contre celle-ci : « La raison peut te jouer parfois de sales tours » (DJ, 16). Comme Adam a la capacité de se dédoubler et d'être plusieurs personnes en même temps, il lui arrive fréquemment de s'observer de la fenêtre de sa chambre d'hôpital, et lors d'un de ces moments, il remet en question le *cogito, ergo sum*, principe fondamental de la philosophie cartésienne :

Il agissait comme s'il voulait se cacher à mes regards. Il avait donc compris qu'il était observé. Je ne voyais cependant pas pourquoi je devais me sentir gêné d'être observé par moi. Être observé par quelqu'un c'est la preuve qu'on existe, qu'on est quelque part unique dans ce monde global qui se construit. Au lieu de dire je pense donc je suis, il était possible de faire l'énoncé suivant : on m'observe donc je suis. (DJ, 42)

⁷² Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Presses Pocket, 1990, p. 31.

⁷³ *Ibid.*, p. 57.

Le personnage joue de façon comique avec ce principe qui a influencé la philosophie moderne. Il se permet de reformuler cette théorie d'une autre façon tout aussi irréfutable puisqu'elle s'applique à sa réalité. Selon son mode de réflexion, chacun a la possibilité de concevoir une vérité qui lui est propre.

Dans *À l'angle des rues parallèles*, l'auteur questionne la pertinence de cette manie qu'a l'homme de toujours chercher une explication à tout. Cette tendance pousse souvent les gens à commettre des erreurs puisqu'il leur arrive de sauter trop vite aux conclusions. Comme les miroirs sont devenus aveugles et que le désordre règne dans la ville, la population se met à chercher la cause des différents incidents qui se produisent. Plusieurs veulent une explication immédiate, logique à tout ce qui se produit, et ils décident de mettre le blâme sur le fait que la statue du P'tit Saint Pierre n'est plus à l'endroit où elle se trouvait initialement : « C'est parce qu'il s'est libéré qu'il nous arrive tous ces malheurs » (RP, 164). Cependant, le narrateur est conscient que la statue n'est pas responsable des événements survenus : « À quoi bon lui répondre que les miroirs avaient commencé à devenir aveugles bien avant que je ne libère le P'tit Saint Pierre? Il fallait à ces pauvres gens une explication » (RP, 164). Ici, Éric voit bien que cette déduction, que ce lien supposé de cause à effet n'a aucun sens. Ce désir de toujours vouloir tout expliquer incite les personnages à se conforter d'hypothèses erronées, à avoir une vision fautive de ce qui se produit en réalité, et donc de demeurer impuissants face aux événements.

4.1.2 Des discours qui indiquent la démarche à suivre, mais jusqu'à quel point?

L'objectivité fait partie des règles importantes à respecter dans les démarches du rationalisme scientifique. En effet, le rationalisme nous apprend qu'il faut nous détacher de nos sens et exercer notre seule raison. Cette logique, qui coupe l'être de sa sensibilité par souci d'objectivité, a été appliquée à diverses sphères de la vie. Par exemple, dans certains métiers, tels le journalisme, il faut rendre compte des faits tels qu'ils se sont produits, sans s'impliquer dans les événements. C'est ce que font les deux journalistes qui enquêtent sur le meurtre d'Anastase. Comme ils veulent élucider l'énigme du meurtre du poète, ils suivent le P'tit Saint Pierre, seul témoin, partout où il va, en notant, en enregistrant et en prenant en photos tout ce dont ils sont témoins. Lorsque Mataro amène Éric à l'endroit où se situe le miroir qu'il croit être le premier devenu aveugle, les journalistes décident de les suivre. Comme Mataro est prêt à tout pour comprendre ce qui se produit, il s'approche du miroir qui l'aspire :

La main de Mataro fut engloutie dans le miroir, son bras happé. Le miroir s'était transformé en une cavité où s'exerçait l'appétit démoniaque d'un monstre. « À l'aide Éric! » hurla Mataro. Je le saisis par la jambe alors qu'il avait déjà disparu jusqu'à la taille dans le miroir. Désespérant, je tentai de le retenir, de le ramener. « Venez m'aider! » criai-je aux journalistes qui ne bougèrent pas. « Nous ne pouvons pas, répondit l'un d'eux. C'est contre notre déontologie. » Si mes mains avaient été libres, je leur aurais certainement fait la peau. « Déontologie de merde, hurlai-je. Venez m'aider. Il va disparaître. » Ils préférèrent reculer, comme pour chercher un meilleur angle pour la prise de vue. « Il faut que nous restions objectifs », se justifia l'autre journaliste. (RP, 178)

Le roman montre ici qu'un discours transformé en principe immuable peut avoir des conséquences désastreuses. Les journalistes assistent à la disparition de Mataro, comme s'ils étaient étrangers à la scène et coupés de tout sentiment. Ce qui compte pour eux, c'est de rester objectifs, et ce, peu importe si cela les empêche de sauver une vie. Cet

incident du roman de Victor met en scène certains reproches qui ont été faits à la théorie de Descartes puisque celle-ci préconise la raison au détriment des émotions :

Par certains côtés, la capacité d'exprimer et ressentir des émotions est indispensable à la mise en œuvre des comportements rationnels. Et lorsqu'elle intervient, elle a pour rôle de nous indiquer la bonne direction, de nous placer au bon endroit dans l'espace où se joue la prise de décision, en un endroit où nous pouvons mettre en œuvre correctement les principes de la logique.⁷⁴

Le roman de Victor, à l'aide de situations extrêmes, montre que cette logique de la raison qui a la primauté sur le côté sensible des humains n'est pas toujours appropriée et qu'elle peut parfois être la cause de la violence qui envahit la société. Sans ce mode de pensée technique, certains personnages, par exemple les journalistes, interviendraient lorsqu'il se produit des situations de la sorte, et plusieurs incidents graves et malheureux seraient alors évités.

Outre cette mise en garde contre les diverses règles à suivre qui sont dictées par la pensée rationnelle, le roman appelle aussi à la vigilance face aux théories qui ont été avancées par les grands penseurs de tous les siècles. S'y intéresser, les connaître et être en accord avec elles, c'est une chose, les appliquer à la lettre sans se questionner, par contre, peut être une grave erreur. C'est dans un tel piège qu'est tombé la population de *À l'angle des rues parallèles* :

Nous étions les seuls à avoir fait nôtre cette théorie selon laquelle le temps est immobile et à en avoir tirée une conclusion saugrenue : il fallait nous scléroser dans cette immobilité et en faire notre cheval de bataille. Immobiles, nous n'allions plus à la rencontre de l'autre. Immobiles, nous trompions toujours l'autre pour qu'il ne découvre pas la lourdeur de notre carapace afin que nous puissions le prendre au piège de notre immobilité. Mais comme le mouvement est une nécessité immuable, ce lieu avait commencé à se désagréger. (RP, 177)

⁷⁴ Antonio R. Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995, p. 9.

Le narrateur critique l'interprétation de la théorie de l'immobilité, théorie élaborée par des philosophes de l'Antiquité⁷⁵, qui a été appliquée à grande échelle, c'est-à-dire comme fonctionnement d'une société en entier. Même si la philosophie est une manière d'interpréter le monde, cela ne signifie pas qu'elle est universelle et immuable. Il est important de reconnaître que les discours du savoir aussi évoluent, d'évaluer leur pertinence et d'être capable de tirer des conclusions appropriées. Les romans de Victor mettent en scène une population qui est incapable d'exercer sa capacité de jugement. Cet exemple démontre qu'une théorie qui guide le comportement d'un individu n'a pas le même impact si elle est mise en pratique par la collectivité. Il faut aussi penser les choses dans une perspective sociale. Les citoyens ont fait leur un discours qui appartient à une autre époque, et ils l'ont appliqué de manière à causer leur propre perte : cette coupure avec le reste du monde et cet état stagnant les a empêchés d'entrer dans la modernité et d'évoluer. Elle mène finalement au désastre puisque le « lieu avait commencé à se désagrèger » (RP, 177).

4.1.3 Là où l'angle des parallèles existe

Dans ces deux romans, Gary Victor montre que les théories élaborées par les philosophes ainsi que leurs différents discours sur la raison et le savoir ne sont qu'une mince partie de la représentation du monde, et qu'il faut se garder de considérer qu'ils sont des vérités absolues. Comment fait-il cette démonstration? En présentant un monde dans lequel la logique est tout autre que celle élaborée par ces grands penseurs occidentaux, en montrant qu'il est difficile d'établir des lois universelles quand il est

⁷⁵ Parménide et Platon font partie des philosophes qui ont élaboré des théories sur l'immobilité du temps.

question de l'être humain puisque chaque société possède une culture et des croyances qui lui sont propres. D'emblée, de par son titre, *À l'angle des rues parallèles* déconstruit la vision rationaliste des choses. Ce titre est une façon de montrer que l'être humain vit aussi dans la déraison. Il transporte le lecteur à cet angle impossible où tout devient possible, dans cette partie du psychisme où l'imagination et les croyances ne suivent pas nécessairement une logique définie, où les sentiments ne sont pas toujours en accord avec la raison. C'est ce que le narrateur de *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* affirme lorsqu'il parle à son double qui est cloîtré dans sa chambre d'hôpital et qu'il lui dit que « la déraison peut être la porte ouverte sur la beauté, sur la vérité », qu'il faut faire de « sa déraison une comète », « un big bang » (DJ, 64-65). Les romans rappellent que la société, plus particulièrement la société occidentale, a créé de nombreux discours sur le rationalisme scientifique, sur la voie à suivre, et qu'elle a tendance à rejeter ce qui ne s'explique pas, à considérer comme marginaux tous ceux qui n'adhèrent pas à cette vision de la vie, qui ne se conforment pas à ce modèle. Pourtant, en prenant acte de toute la violence et les horreurs qui ont été engendrées selon cette logique des choses, il faut se questionner sur la justesse de ces discours qui sont désormais ancrés dans tout un chacun. C'est ce que les œuvres de Victor font en nous présentant autre chose, en nous montrant que la beauté se trouve peut-être du côté de ce que nos sociétés répriment, c'est-à-dire dans l'irrationnel ou «l'extra-rationnel», que l'être civilisé est aussi un être déraisonnable et que parfois, c'est cet aspect qui lui permet de survivre dans un monde où le chaos a aussi sa place⁷⁶.

⁷⁶ Dans sa conférence intitulée « Le chaos-monde : pour une esthétique de la Relation », Édouard Glissant a tenu des propos semblables quant à l'imaginaire qui augmente la capacité de résilience de certains individus. À ce sujet, il écrit : « Mais dans un même espace où aujourd'hui il y a de plus en plus d'errances internes, c'est-à-dire de plus en plus de projections vers la totalité-monde et de retour sur soi alors qu'on est

4.2 La psychanalyse : une façon moderne de traiter l'aliénation

La psychanalyse, fondée par Sigmund Freud au XXe siècle, est une méthode thérapeutique utilisée pour traiter différents troubles mentaux. Elle est basée sur la verbalisation des pensées refoulées du sujet ainsi que les associations d'idées qui en découlent. Dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, Victor questionne de manière explicite les différents discours qui proviennent de cette science censée traiter l'aliénation puisqu'ils deviennent parfois eux-mêmes source d'aliénation. Les mauvaises interprétations que fait Adam, de certains concepts de la théorie freudienne, font réfléchir aux conséquences néfastes qui pourraient en découler. De plus, le roman démontre que cette science n'est pas infaillible puisque le docteur Papon, psychiatre qui préconise l'approche psychanalytique avec Adam, ne semble pas à même de comprendre réellement son problème. Cependant, la psychanalyse, et de façon plus globale les différents discours liés à la psychologie, ne sont pas rejetés entièrement puisque le protagoniste laisse entendre à quelques reprises qu'il aurait peut-être dû avoir recours à cette science pour se soigner.

immobile, alors qu'on n'a pas bougé de son lieu, ces formes d'errances déclenchent souvent ce qu'on appelle des exils intérieurs, c'est-à-dire des moments où l'imaginaire, l'imagination ou la sensibilité sont coupés de ce qui se passe alentour. Oui, l'exil intérieur. L'erratique du Tout-monde, le caractère absolument imprévisible de la relation entre les cultures des humanités d'aujourd'hui, retentit, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, sur la mentalité ou la capacité de réflexes d'une ou de plusieurs parties d'une communauté. Ce qui maintient les errances est une sorte de ramas général dans un lieu culturel, vécu comme assentiment ou comme souffrance » (Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 88).

4.2.1 Des interprétations saugrenues des théories freudiennes

Le père joue un rôle important dans la psychanalyse. Il est la figure centrale du complexe d'Œdipe. Selon ce concept, le jeune garçon a un désir inconscient d'avoir une relation sexuelle avec sa mère, et il souhaite éliminer son père puisque celui-ci est alors un rival. Dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, il y a plusieurs références au complexe d'Œdipe. La figure paternelle est omniprésente dans le roman. Les nombreux retours en arrière du protagoniste font ressortir ses problèmes relationnels avec son père : déception d'un père qu'il croyait « gardien du soleil » puisqu'il partait tous les matins à l'aube, lorsqu'il découvre que celui-ci va, en fait, rejoindre la femme de ménage dans sa chambre, difficulté à vivre avec les reproches que ce dernier lui a faits à différentes occasions et surtout, à trouver une voie qui soit la sienne et non celle que son père aurait souhaité qu'il prenne. Il est incapable de se défaire de l'emprise de cet homme qui revient sans cesse, de façon obsédante, sous la forme d'un fantôme, et qui lui répète les mêmes mises en garde, à l'aide de la métaphore du fruit défendu, contre les dangers du pouvoir.

Cependant, la figure paternelle est aussi assimilée aux personnages du docteur Papon et de Dieu. Et c'est là qu'Adam se méprend : il fait une mauvaise interprétation du discours freudien sur la mort du père et s'en sert d'une manière uniforme. Il l'applique à la lettre à tous ceux qui ont une attitude paternaliste avec lui. D'abord, il est convaincu que « tuer son psychiatre c'est une sorte de libération, une catharsis » (DJ, 43). Il explique sa théorie de la façon suivante : « tuer son psychiatre doit être la meilleure thérapie qui soit, car c'est la partie mauvaise de soi qui s'exprime en s'extirpant de votre

personne par un geste violent, je dirais un geste fondateur » (DJ, 15). Adam procède à un déplacement du symbolisme de « tuer le père » et, ironiquement, en vient à désirer tuer celui qui tente de l'aider à se soigner, en l'occurrence son psychiatre. Cependant, il va encore plus loin quand il est question de Dieu. Le protagoniste ne fait pas que fantasmer sa mort, il passe à l'acte et lui « tranche la tête » (DJ, 190). Incapable de faire preuve de discernement, il ne comprend pas que le concept de Freud est une métaphore servant à expliquer un comportement. Il prend ce discours aux mots et commet un meurtre.

L'exemple d'Adam montre ce qui peut arriver lorsqu'un individu ne maîtrise pas le discours d'un savoir complexe qu'il tente de s'approprier. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'une société est à l'image d'un individu dysfonctionnel? Dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, le docteur Papon et Ève expliquent à Adam qu'il est resté au stade de l'enfance parce qu'il ne veut pas « prendre pied dans la réalité » (DJ, 141). Dans *À l'angle des rues parallèles*, c'est la société en entier qui régresse à ce stade. Cette métaphore de la psychanalyse sert alors à représenter une société arrêtée dans son évolution. Au début du roman, des événements bizarres se produisent avec différents objets : les miroirs deviennent aveugles et l'écriture s'inverse. Cependant, plus le temps passe, plus les êtres humains sont affectés par ces divers phénomènes inexplicables et se mettent à agir étrangement. Éric assiste à un véritable retour en arrière de la société puisque les gens se mettent à parler à l'envers et à marcher à reculons. Il finit par être lui-même atteint par ce mouvement généralisé et ses dernières paroles sont confuses, elles sont sens devant derrière.

La psychanalyse a créé de multiples théories servant à expliquer les comportements humains. Certains de ces discours, qui se veulent, pour la plupart, rassurants, se

rappellent à des agissements inquiétants, voire même déviants. Les romans de Victor semblent néanmoins indiquer que tout ce savoir n'a pu empêcher les déviations collectives, sociales.

4.2.2 Une science qui n'a pas réponse à tout

Telle une religion, la science est, pour plusieurs, digne de foi. Cette tendance à croire qu'elle a réponse à tout est de plus en plus populaire⁷⁷. Dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, cette «sacralisation» est mise en doute puisque le docteur Papon est incapable de comprendre le «mal-être» d'Adam. Tout d'abord, derrière la science, il y a l'homme qui la pratique, et cet homme – Papon, en l'occurrence – n'est pas dépourvu de faiblesses : Adam soupçonne qu'il couche avec sa femme. Elle le manipule si bien « qu'il perd toute rigueur scientifique » (DJ, 43). De plus, le docteur Papon n'est pas le premier que consulte Adam : « On m'a fait voir des psy à la pelle mais ils ne peuvent évidemment rien comprendre à ce que je vis » (DJ, 3). Comme il n'est toujours pas guéri, le narrateur met en question le bien-fondé de cette science moderne. Malgré ses nombreuses visites chez différents psychologues et les traitements du docteur Papon, il ne se sent pas mieux. Selon Adam, sa maladie est la voie de sa guérison. C'est le symptôme d'un mal collectif généralisé sur lequel la psychanalyse n'a pas de prise. Et le docteur Papon n'est pas à même de comprendre et d'accepter cette situation. Les

⁷⁷ Habermas critique cette évolution du système social qui « paraît être déterminée par la logique du progrès scientifique et technique ». Selon lui, « ce que cette idéologie a de particulier, c'est qu'elle détache la conception que la société se fait d'elle-même du système de références de l'activité communicationnelle et la soustrait aux concepts de l'interaction médiatisée par des symboles, pour la remplacer par un modèle qui est d'ordre scientifique » (Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, Paris, Gallimard, 1973, p. 45-46).

dédoulements d'Adam sont ce qui lui permet de s'observer et de rester lucide malgré les divers stratagèmes du président pour manipuler le peuple. C'est en embarquant lui-même dans le jeu du pouvoir qu'il parvient à échapper à cet état léthargique, à cet état de «zombification» dans lequel a sombré la population, et que la psychanalyse ne peut guérir.

Cependant, la psychanalyse, et de façon plus générale la psychologie n'est pas totalement rejetée. Il arrive à plusieurs reprises qu'Adam exprime le désir de consulter. N'ayant pas eu de résultats significatifs par ce type de traitement dans le passé, il a fini par refuser ceux proposés par le docteur Papon, mais il ne semble pas tout à fait certain d'avoir pris la bonne décision : « Mes migraines, mes pertes de mémoire étaient des signes précurseurs que j'ai négligés. Ève et le docteur Papon ne voulaient sans doute que mon bien, et moi, dans ma paranoïa, je refusais obstinément de me soumettre à un traitement qui me soustrairait à l'emprise de la déraison » (DJ, 143). Cette réflexion du narrateur nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas non plus de rejeter complètement et systématiquement les discours du savoir lorsque certains se révèlent faillibles. Ce qu'il faut, c'est être capable de les prendre en considération, les questionner, et surtout ne pas y adhérer aveuglément. Il est primordial de rester lucide en tout temps et de prendre des décisions éclairées, et ce, même par rapport à des discours qui ont des fondements scientifiques.

CHAPITRE 5

Représentation des lieux, modalités interdiscursives et figures de résistance

Et je lui dirais encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir. »

Et venant je me dirais à moi-même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... »

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*

Après avoir étudié les conséquences négatives que peuvent entraîner différents discours sociaux lorsqu'ils conditionnent le mode de pensée et le comportement de la population, il nous importe désormais d'observer la façon dont s'y prend Gary Victor pour mettre en scène ces formes d'aliénation, la manière d'y échapper et les figures de résistance à cette «folie» quasi généralisée. Nous nous intéresserons d'abord à la représentation des lieux où évoluent les personnages, mais aussi à leurs agissements ainsi qu'au style de la description du déroulement des différents événements. Nous étudierons donc le cadre des deux romans : la ville de Port-au-Prince décrite comme un endroit abandonné où sévissent la violence et la corruption. Nous verrons les effets de ce lieu sur le comportement des personnages qui sont pour la plupart enclins à reproduire cette violence. Par la suite, nous nous attarderons à dégager le rôle que jouent certaines références interdiscursives dans ces représentations, plus particulièrement le roman noir, le cinéma et la Bible, pour finalement nous arrêter sur les personnages qui arrivent à sortir plus ou moins indemne de cet univers éclaté.

5.1 La violence à son comble

5.1.1 Une ville inquiétante

Les récits de *À l'angle des rues parallèles* et de *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* sont tous deux campés à Port-au-Prince, capitale et ville la plus peuplée d'Haïti. Elle est décrite dans le texte non pas comme un endroit chaleureux où il fait bon vivre, mais plutôt comme un endroit hostile où pauvreté, corruption, meurtres et prostitution font partie du quotidien :

J'entends le couinement des rats se pressant aux portes des maternités, l'agitation fébrile de gens, ruinés par les arnaques du pouvoir, qui grattent leur fond de caisse dans l'espoir désespéré de trouver une pièce de monnaie leur permettant d'acheter un morceau de pain, les gémissements des filles mineures livrées pour quelques sous à des vieillards séniles carburant au Viagra, le tom-tom du pilon dans lequel est broyé le nouveau-né, nourriture des anthropophages malades de pouvoir, le bourdonnement des essaims de femmes et d'enfants se battant autour d'une canalisation d'eau potable sectionnée, des policiers forçant les portes de maisons riches pour piller et violer en toute impunité [...]. (DJ, 54-55)

La violence est présente dans toutes les couches sociales et personne n'est épargné. L'action se déroule dans les quartiers populaires, bidonvilles qui gangrènent le paysage, qui sont le « réceptacle du vomi de tous les égouts de la capitale » (RP, 49), lieux en décrépitude et nauséabonds. Certains portent même des noms comme Kosovo, et sont baptisés ainsi parce qu'ils sont considérés comme des endroits dangereux. Mataro explique à Éric que lorsqu'il traverse cette zone, il doit donner de l'argent sinon, « on ne vous tue pas, mais vous recevez une balle à la jambe ou à l'épaule pour l'exemple, du moins, la première fois » (RP, 46). Dans cette ville abandonnée des services municipaux, la pauvreté est telle que les gens volent « les couvercles d'égout pour les refondre » et que ceux-ci sont uniquement remplacés s'ils sont « dans une zone fréquentée par des gens ayant suffisamment de relations pour porter plainte » (DJ, 94-94). Tout y est en

dégénérescence. Le protagoniste de *À l'angle des rues parallèles* ne semble pas surpris lorsqu'il se promène et qu'il croise des sans-abri qui dorment sous des voitures, une folle nue « qui se masturbe avec un cierge allumé » ou encore « un barbu maigre et nu faisant des exercices de yoga sur des ustensiles de cuisine » (RP, 117). C'est un endroit où, comme le dit la brouette que fait apparaître le P'tit Saint Pierre, il n'y a plus rien à subvertir puisque le pays en entier est subverti. Chacun est prêt à dénoncer son voisin par peur ou dans l'espoir d'avoir un peu d'argent. La seule chose qui est encouragée, c'est le crime et la malversation et cela à un impact considérable sur la population.

5.1.2 Des personnages agressifs

L'atmosphère qui règne dans la ville déteint sur les citoyens qui l'habitent. La violence est prisée par les jeunes des organisations populaires. Il est à la mode de donner à leurs groupes des noms qui se réfèrent à la bestialité : « l'Armée cannibale », « l'Armée vampire », « Gèp panyòl⁷⁸ », « Rache kou pou⁷⁹ » (RP, 69), etc. De plus, les meurtres commis par la prostituée dans *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* portent la brutalité à son paroxysme. Cette femme se venge des hommes, plus particulièrement ceux qui lui paient ses services et espèrent avoir de la chance, en les tuant. Elle ne se contente pas de commettre des meurtres, elle mange le sexe de ses victimes et va même jusqu'à en découper une en morceaux parce que le cadavre est trop gros pour entrer dans la bouche d'égout. La seule fois qu'elle s'en prend à une femme, elle lui ouvre le ventre et dévore ses entrailles.

⁷⁸ Variétés de guêpes agressives (RP, 191).

⁷⁹ Tordre le cou des poules (RP, 191).

Cependant, ce ne sont pas que les personnages de criminels et d'assassins qui font preuve d'une telle agressivité. Les personnes dites ordinaires sont aussi enclines à reproduire des comportements violents. Ève est décrite comme une femme banale qui aime magasiner et regarder des émissions de télévision où des invités vont raconter leur vie. Elle ne lit pas ce qu'écrit son mari et elle aimerait qu'il exerce un métier qui rapporte plus parce qu'elle aime se payer du luxe. Elle est manipulatrice mais ne semble pas être capable de faire du mal à autrui. C'est elle qui incite Adam à travailler pour le président. Lorsqu'il réalise qu'en ayant accepté ce travail, il va à l'encontre de ses valeurs et contribue aux absurdités qui se produisent dans la ville, il se dit qu'il vaut mieux arrêter tout. Ses idées ont semé le chaos ; les habitants scandent qu'ils sont un peuple d'élus et qu'on leur doit réparation pour ce qu'ils ont subi par le passé et ils construisent une statue en l'honneur du président, mais cette dernière est si grande qu'elle finit par recouvrir Port-au-Prince d'ombre. De plus, Adam vit lui-même une suite d'événements étranges ; il subit des dédoublements de personnalité, il ne cesse de voir son défunt père qui lui fait des reproches et il n'est plus capable de distinguer ce qui lui arrive réellement de ce qu'il imagine. Lorsque le fantôme de son père se met à le poursuivre, Adam conclut que la seule façon de mettre fin à ce chaos est de détruire l'argent qui provient de son nouvel emploi. Comme il s'appête à le brûler, il découvre une nouvelle facette de sa femme :

« Tu vas faire quoi avec cet argent ? » me lança Ève. « Le brûler », lui répondis-je. Comme j'ouvrais l'armoire, la détonation fit vaciller les murs de la pièce. De la poussière tomba sur mon front. La balle avait touché le plafond. Je me retournai, abasourdi, les tympans en feu. Ève me braquait dessus le revolver encore tout fumant. « Si tu touches à cet argent, je vise juste. Adam... Je dirai que tu as eu une crise de folie et que j'ai tiré pour sauver ma vie. » Elle était terrible à voir. (DJ, 139)

Ève a une si grande soif de richesse qu'elle est prête à tuer son propre mari s'il s'avise de détruire son argent⁸⁰. À la moindre contrariété, elle sombre dans la violence. Plutôt que de discuter, son premier réflexe est de prendre un revolver et de menacer Adam. Ce geste semble naturel chez cette femme qui, de prime abord, n'est pas décrite comme ayant un tempérament violent.

Cette agressivité ambiante devient contagieuse puisque les personnages y sont constamment exposés. Éric est le plus touché par cette contamination. Avant sa mise à pied, il menait une vie tranquille ; il travaillait pour le gouvernement et vivait paisiblement avec sa conjointe, Salomé. Lorsqu'il perd son emploi, il est frustré et en veut à tous ceux qu'il croit responsables des «programmes d'ajustement structurel». La haine l'habite et il n'a qu'une idée en tête, se venger :

La première balle que je pris, je la passai doucement, avec délectation sur une photo de Mataro, le ministre des Finances [...]. Ce qui m'intéressait, c'était d'avoir la peau de Mataro. Si Salomé m'avait abandonné, si les charognards de la banque avec cet enfoiré d'huissier avaient débarqué chez moi pour tout saisir, c'était à cause de Mataro et des programmes d'ajustement structurel. Et Mataro n'était que le premier sur ma liste ! Je voulais les buter tous. (RP, 18,19)

Cet ancien fonctionnaire se transforme rapidement en tueur psychopathe. Lui qui, au départ, a pour objectif d'abattre les ministres instigateurs de cette «restructuration», entraîne la mort de plusieurs innocents qui se trouvent sur son passage : il enlève la vie à un cambiste à qui il vole de l'argent, élimine Vicky, l'ami intime de Mataro, tue un jeune qui lui demande de l'argent, abat froidement Soldat Antoine qui l'a caché des agents de la CIMO, fait feu sur Ti Nestor, le *bòkò* du président, tire sur quelqu'un parce qu'il a besoin d'un téléphone, supprime Salomé parce qu'elle dit quelque chose qui le met en colère, exécute les deux hommes qui essaient de l'arrêter suite à ce meurtre, fait une autre

⁸⁰ Cet exemple illustre également la question de la « La doxa consumériste » traitée dans le chapitre 1 de notre analyse des romans.

victime parce qu'il a besoin de vêtements propres et étrangle Marjorie pour lui permettre d'échapper à la folie généralisée. De ces onze meurtres, un seul a un lien avec la perte de son emploi. La plupart du temps, il ne se maîtrise plus : « Je ne sais pas ce qui m'a pris. Une colère explosa en moi. Une éruption qui se matérialisa par le grondement de la poudre de mon automatique » (RP, 113-114). Il agit de façon impulsive, sans prendre le temps de réfléchir. À chaque fois, c'est un automatisme ; il répond à ses besoins ou aux obstacles qui l'empêchent d'atteindre ses buts par la bouche de son canon : « J'agis sans réfléchir. Je tirai deux fois en visant la tête » (RP, 89).

Dans les romans de Victor, la violence est un cercle vicieux dont il est difficile de sortir. Elle est souvent poussée à l'extrême et ce, sans raison apparente, de sorte qu'elle constitue une des caractéristiques récurrentes de l'aliénation des personnages. C'est que cette violence environnante touche tout le monde. Que ce soit de façon directe ou indirecte, consciente ou inconsciente, les personnages deviennent insensibles à cette démente dont certains sont victimes et que plusieurs contribuent à propager.

5.2 Modalités interdiscursives de la représentation des lieux et milieux de l'aliénation

La représentation des milieux où se déroule l'action des romans de Victor peut se lire au premier degré comme une représentation qui se voudrait réaliste. Cependant, elle porte aussi la marque d'autres conventions littéraires, genres et discours qui caractérisent l'imaginaire social contemporain. Ceux-ci servent à amplifier l'effet de violence et à noircir le portrait que trace l'auteur dans ses deux œuvres.

5.2.1 Le roman noir

Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin peut se lire, en quelque sorte, comme une parodie du polar. Plusieurs éléments renvoient au canon du roman policier, défini par Marc Lits comme un roman dans lequel l'on retrouve « un crime inexplicable, un détective faisant appel au raisonnement hypothético-déductif [...], une démarche de raisonnement sans faille et l'explication logique d'un mystère apparemment inexplicable »⁸¹. Cependant, tout en renvoyant à ces conventions le roman s'en écarte aussi. Par exemple, lorsque la meurtrière en série frappe, le président demande à Adam de résoudre l'affaire :

« Nous avons deux meurtres sur le dos, Gesbeau, et ces crétins ne sont même pas foutus de retrouver le coupable dans un pays où tout le monde connaît tout le monde. Je vais vous confier l'enquête. Vous êtes un écrivain. Vous avez écrit pas mal de trucs qui démontrent que vous connaissez très bien les méthodes d'investigation modernes. » (DJ, 89)

Écrire des romans policiers ne fournit pourtant pas les qualités et l'expertise nécessaires pour mener des enquêtes sur des meurtres réels. Le détective manque de compétence. De plus, les pistes se brouillent puisqu'Adam emprunte parfois la personnalité de la prostituée tueuse : « Je suis rentré(e) chez moi. Ève dormait toujours. Je me suis allongé(e) à côté d'elle. Je ne sais pas si elle m'aurait reconnu(e) tel(le) que j'étais » (DJ, 57). En même temps, il n'y a pas d'énigme pour le lecteur puisqu'il connaît l'identité de l'assassin auquel Adam s'identifie, et il sait que le détective participe à certains des meurtres lors de ses dédoublements de personnalité. Lorsque l'écrivain-détective revêt les vêtements de la mendicante, il en profite pour éliminer les politiciens véreux qui se paient ses services. Le dénouement lui-même déjoue les recettes du polar conventionnel :

⁸¹ Marc Lits, *Pour lire le roman policier*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1989, p. 12.

l'enquête avorte lorsque le président découvre que c'est sa propre mère qui commet les meurtres. Il demande à Adam d'arrêter ses recherches et celui-ci finit par découvrir pourquoi il a été retiré de l'affaire.

Les œuvres de Victor s'apparentent donc d'avantage au roman noir, genre littéraire né aux États-Unis dans les années vingt. Ce genre se caractérise par la représentation des aspects plus sombres de la société : le crime organisé, la corruption policière et politique, l'instabilité et l'insécurité dans les milieux urbains, etc. Comme l'explique Marc Lits, dans le roman noir, « l'action, l'angoisse, la violence l'emportent ; la résolution du crime n'est qu'un prétexte pour faire apparaître les tares d'une société en déliquescence »⁸². C'est un roman policier qui a pour but principal de critiquer les injustices et inégalités sociales, qui saisit « une tranche de vie plutôt saignante de milieux corrompus »⁸³. *À l'angle des rues parallèles* et *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* correspondent, sous plusieurs aspects, à cette convention. Les romans de Victor véhiculent une critique acerbe de la nature d'un pouvoir dont le fonctionnement absurde entraîne une perte d'humanité. Ils dénoncent les mécanismes d'une société qui s'enfonce dans ses valeurs matérialistes et qui se laisse aliéner par différents discours qui y circulent.

5.2.2 «La Matrice» : un monde imaginaire sous contrôle

Le cinéma hollywoodien, plus particulièrement l'imaginaire futuriste de la science-fiction, laisse des traces non négligeables dans certaines œuvres de Victor. *À l'angle des*

⁸² Marc Lits, *op.cit.*, p. 16.

⁸³ Marc Lits, *op.cit.*, p. 16.

rues parallèles a de nombreux points en commun avec le film *Matrix* (1999), d'Andy et Larry Wachowski. Le milieu où vivent les personnages est semblable à celui de «La Matrice», celle-ci étant représentée comme la simulation d'un monde imaginaire créé dans le seul but de maintenir les humains sous le contrôle des machines qui les utilisent comme source d'énergie servant à leur bon fonctionnement. Le roman de Victor présente une société qui vit dans un univers parallèle au reste de la planète, et qui se laisse prendre dans ses fausses représentations : « Plus loin, une grande affiche annonçait un film américain avec Keanu Reeves et Laurence Fishburne : *Matrix*. Ce long métrage avait eu un succès fou [...] Peut-être était-ce dû au fait que, tout comme dans le film, ils vivaient ici dans une sorte de réalité virtuelle construite à partir des données d'un passé prétendument glorieux » (RP, 23). Toutefois, contrairement au film, le personnage de l'Élu n'est pas là pour libérer la population, mais plutôt pour se servir des croyances et des discours mensongers afin de maintenir le peuple dans cette zombification qui lui permet de le manipuler à sa guise. Dans les deux cas, certains habitants de ces univers sont tellement inconscients et désespérément dépendants du système qu'ils préfèrent vivre dans l'irréel, ou encore se battre pour protéger ce système créé de toutes pièces. Comme Méo, le personnage principal du film, Éric est conscient que le monde ne tourne pas rond. Il sait que ce microcosme est une prison pour l'esprit dont il faut absolument se libérer. *La Matrice* et le roman démontrent que dans un monde sans limite ni frontière, tout est possible : « Quand tout est possible, rien n'est impossible » (RP, 165).

Après avoir tué le *bòkò* du président, Éric retourne chez lui, mais il doit se sauver parce qu'il est poursuivi par les agents de la CIMO. Cette scène ressemble étrangement à celle du début de *La Matrice* :

« Il faut que tu te sauves, Éric... La police est à tes trousses. »

Je poussai Marthe sans ménagement pour me précipiter vers la fenêtre qui s'ouvrait sur la rue. Un camion de la CIMO [Compagnie d'intervention et de maintien de l'ordre, RP, 191] était tout juste en face de la maison. Des agents munis d'armes lourdes quadrillaient le quartier. [...] Dans la cuisine, à l'arrière de la maison, se trouvait une échelle qui permettait de monter sur le toit. [...] « Il est sur le toit ! » cria une voix. Je n'allais pas me laisser capturer ainsi. Je respirai à fond et je sautai sur le toit le plus proche. Un bond d'environ quatre mètres. [...] Le crépitement d'un fusil automatique me donna des ailes. On me tirait dessus. Je me mis à courir sur les toits, évitant de mon mieux les enchevêtrements de fils électriques des prises clandestines. Les agents de la CIMO n'avaient pas abandonné la partie. Ils s'étaient lancés à ma poursuite, sans craindre la course sur les toits du bidonville. [...] J'entendis les gorilles de la CIMO s'approcher. Le martèlement de leurs bottes sur les toitures de tôles était effrayant. (RP, 63-65)

Tous les éléments du film y sont : tension palpable, poursuite, armes à feu. De plus, les agents de la CIMO font penser aux «programmes sensibles», les agents habillés en complets-cravates noirs qui poursuivent Méo. Comme dans les films d'action, il y a une inflation de la violence à plusieurs moments dans le parcours d'Éric.

5.2.3 Une parodie biblique : livres premier et dernier

« Un texte peut toujours en lire un autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin des textes »⁸⁴.

Une des pratiques transtextuelles⁸⁵ définies par Gérard Genette et utilisée dans les œuvres de Victor est sans conteste l'intertextualité. Pour Genette, l'intertextualité consiste en « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre »⁸⁶. Dès le départ, le titre, *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, annonce la présence d'un texte biblique dans le roman. La trame du roman présente une satire du bonheur sur terre.

⁸⁴ Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, quatrième de couverture.

⁸⁵ Il définit la transtextualité comme « tout ce qui [met le texte] en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes [...] » (*ibid.*, p. 7).

⁸⁶ *Ibid.*, p. 8.

Il y a de nombreuses références à la *Genèse*, plus particulièrement au récit de la chute originelle et de la fuite du jardin d'Éden. Dès les deux premières pages, l'utilisation des énoncés tels que « je suis nu », « j'ai désobéi », « le serpent », ou « Je ne veux pas être chassé du jardin. C'est le seul lieu qu'il me reste. J'ai peut-être, par ma faute, perdu le droit d'être ici mais je suis décidé à me battre, à me cacher jusqu'au bout [...] » (DJ, 4) en informent le lecteur. Aussi, nous apprenons rapidement que le protagoniste se nomme Adam et sa femme Ève. Adam, qui est en proie à un délire schizophrène, à des dédoublements de personnalité, et son double passe une partie de son temps à essayer d'échapper à Dieu par tous les moyens imaginables :

La brise commence à souffler. La terreur déferle encore une fois sur moi avec la violence d'un ouragan tropical. Je gratte le sol pour m'enfoncer dans la terre. La voix de Dieu tonne dans ma tête, coup de tonnerre qui résonne longtemps dans mes oreilles : « Où es-tu ? » [...] Si Dieu me trouve nu, il comprendra que je lui ai désobéi et je serai chassé du jardin avec interdiction d'y revenir. [...] L'idée me vient de me transformer moi-même en sable. [...] La voix de Dieu m'appelle. Je suis le sable. Il peut être Dieu mais il ne peut deviner que je suis le sable. (DJ, 34-35)

Ce Dieu n'est pas le Tout-Puissant qui voit et connaît tout, habituellement associé à la bonté : il est possible de le déjouer et il est décrit comme ayant une voix « neutre », « impersonnelle », une « voix qu'on attribue parfois aux machines » (DJ, 98). À plusieurs reprises, le père d'Adam va tenter en vain de le mettre en garde contre le fruit défendu :

« Surtout ne t'approche jamais de l'arbre », me dit brusquement mon père. [...] « Si tu t'approches de cet arbre, tu goûtes à son fruit, tu deviendras pareil à eux, continue mon père. Tu prendras ton pied en voyant la multitude de gueux et d'ignorants traîner à tes pieds. Tu oublieras qu'ils sont eux aussi des hommes. Et ceux ayant l'apparence des hommes tout en n'étant que des porcs travestis viendront te susurrer à l'oreille des poèmes qu'ils auront passé des nuits à composer pour te faire croire que tu chies de l'or et que tes pets sont de l'encens. Veux-tu demeurer dans ton jardin ? » (DJ, 18)

Dans *La Bible*, Dieu avertit Adam de ne pas s'approcher de l'arbre puisque c'est l'arbre de la connaissance du bien et du mal et que s'il mange son fruit, il deviendra mortel et se

condamnera à la souffrance. Dans le roman de Victor, l'arbre de la connaissance fait référence au pouvoir. Faire l'expérience du pouvoir avilit et entraîne les gens dans un monde factice. Malgré les avertissements de son père, Adam va désobéir et goûter au fruit défendu.

Par ailleurs, tel le serpent de l'Éden, Ève va inciter Adam à se corrompre en utilisant divers stratagèmes qui l'encouragent fortement à accepter l'emploi que lui propose le président de la République. En dépit des remords qu'il éprouve, celui-ci va prendre goût à son nouveau travail, allant même jusqu'à dépasser les attentes du président. Lorsqu'il l'entend tenir des discours qu'il a lui-même inventés, il ressent l'excitante sensation du pouvoir :

Mais plus le taxi s'approchait du palais, plus mon dégoût faisait place à un sentiment de puissance. C'était moi qui manipulais ce monde. Je faisais mieux qu'un simple écrivain. Je manœuvrais des personnages que je n'avais pas créés. En fait, je ne les manipulais pas. Je les recréais. J'entrais dans les profondeurs de leur subconscient pour modeler ce que je voulais en pétrissant la glaise de leur ignorance et de leur frustration. Le président devenait lui-même ma création. Cette constatation me fit un plaisir immense. (DJ, 74-75)

Adam est obnubilé par sa soudaine puissance et il se perçoit à l'image de Dieu qui a créé l'homme, mais il ne se rend pas compte que son jardin est pourri. Il en vient au raisonnement suivant : « un créateur ne peut être humilié par un autre créateur, fût-il Dieu lui-même » (DJ, 147) alors pourquoi tenter de lui échapper ? Quand ce dernier finit par le trouver, c'est lui qui est condamné à mort puisqu'Adam lui tranche la gorge.

À l'angle des rues parallèles crée, pour sa part, une transtextualité qui renvoie au livre dernier de *La Bible*. Le roman de Victor présente une vision apocalyptique d'une Port-au-Prince où les miroirs sont devenus aveugles, l'écriture s'inverse et les frontières ont disparu entre le monde humain et le monde animal. L'Élu, acclamé de tous et

instigateur de l'assassinat de Dieu, ressemble à la Bête⁸⁷, et son serviteur, le président, agit à l'instar de la seconde Bête de *L'Apocalypse* qui « fourvoie les habitants de la terre » et qui met à mort « tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la Bête »⁸⁸. Lorsqu'un immense nuage de mouches envahit la ville, le clergé est convaincu que ces mouches sont les sauterelles annoncées par la cinquième trompette :

Les prédicateurs, ayant pris d'assaut la ville, prétendirent tous avoir entendu le son de la trompette du cinquième ange de l'Apocalypse. Pour eux, les mouches étaient des sauterelles déguisées. On vit bientôt des brigades évangéliques chercher parmi ces millions de mouches celles qui avaient des queues de scorpion pour les tuer avant qu'elles ne puissent se transformer en instrument de mort, car il était dit au chapitre IX, verset 10, de l'Apocalypse : « Elles avaient des queues semblables à des scorpions et des aiguillons, et c'est dans leurs queues qu'était le pouvoir de faire du mal aux hommes pendant cinq mois.⁸⁹ » (RP, 161)

Le roman parodie ici les récits d'anticipation bibliques: les sauterelles se déguisent et le monde est sens dessus dessous à un point tel que même les gens se mettent à parler et à marcher à l'envers. Ainsi, à l'instar de la prophétie de Saint Jean, ce texte est une mise en garde pour « prévenir l'impensable, l'innommable, l'inhumain » (RP, 11).

Jusqu'ici, nous avons vu comment la fiction de Gary Victor allie violence et chaos dans une ville où se produit une suite d'événements plus insensés les uns que les autres. À l'aide de références littéraires, cinématographiques et bibliques, il crée une représentation multidimensionnelle de cette folie qui envahit toutes les sphères de la société. Dans la mesure où les romans se lisent ainsi comme un avertissement, il convient

⁸⁷ Dans *L'Apocalypse*, la Bête est décrite ainsi: « [...] alors elle se mit à proférer des blasphèmes contre Dieu, à blasphémer son nom et sa demeure, ceux qui demeurent au ciel. On lui donna aussi *de mener campagne contre les Saints et de les vaincre; empire lui fut donné* sur toute race, peuple, langue ou nation. Et tous l'adoreront [...] » (*L'Apocalypse*, traduite par le R. P. Boismard, O. P., Paris, Cerf, 1950, p. 59).

⁸⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁸⁹ Dans notre édition de *L'Apocalypse*, ce verset est traduit comme suit : « Elles ont des queues pareilles à des scorpions, avec un dard dans leurs queues ; elles ont pouvoir de torturer les hommes durant cinq mois » (*Ibid.*, p. 50).

de s'intéresser également aux personnages qui arrivent à ne pas se laisser entraîner dans ce mouvement généralisé causé par un univers malade où l'absurde est la norme, et qui apparaissent alors comme des figures de résistance.

5.3 Des personnages lucides

Dans les romans de Victor, tout le monde peut se transformer en monstre : personne n'est à l'abri de cette perte d'humanité. Pourtant, quelques personnages arrivent à se maintenir plus ou moins hors d'atteinte de cette dérive sociétale. C'est le cas de Mataro, le ministre des Finances, un des seuls qui, même s'il travaille pour un gouvernement «pourri», fait tout ce qui est en son pouvoir pour lutter contre cet engrenage de corruption. Au départ, Éric est convaincu que c'est lui le responsable des nombreuses mises à pied des employés de la fonction publique. Pourtant, lorsqu'il le rencontre, Mataro lui explique que s'il n'avait pas été là, le nombre de pertes d'emplois aurait été désastreux. Il a réussi à convaincre Ti Nestor, le conseiller du président, qu'il est insensé de mettre autant de personnes à la rue. De plus, ayant lui-même de forts doutes sur les intentions de Ti Nestor, il l'a fait surveiller afin de voir s'il travaille à la solde des étrangers. Le ministre est conscient des aberrations d'un gouvernement qui prend des décisions sous les conseils d'un sorcier : « C'est ça, comme vous dites, qui a le vrai pouvoir dans ce putain de pays [...] » (RP, 54). Il décide d'aider Éric, et même de l'encourager, dans sa quête de vengeance contre les ministres corrompus : « Il vous faut continuer. Vous êtes l'ange vengeur. S'il y avait eu plus de citoyens tels que vous, nous n'en serions pas arrivés là » (RP, 90). Il fait partie de ceux qui « dans l'anonymat, ont

lutté pour retarder l'inévitable » (RP, 169). Mataro termine ses jours en héros, en se consacrant à la recherche des raisons qui font que les miroirs sont devenus aveugles. Alors qu'il tente de comprendre ce qui arrive, il est soudainement englouti par un miroir.

Marjorie fait aussi partie de ces personnages qui arrivent à conserver des valeurs humaines malgré la violence qui l'entoure. Cette jeune femme, qui se prostitue malgré elle, ne se laisse pas manipuler par les représentants de l'autorité. Elle sait que le P'tit Saint Pierre est un imposteur, et elle ne se gêne pas pour le faire remarquer à ceux qui se laissent bernier : « Un saint ! explosa Marjorie. Mais vous êtes fous ! Ce n'est qu'une statue qui veut faire l'amour sans préservatif ! » (RP, 102) Pendant que la population sombre dans la folie, elle préfère s'adonner à la lecture de la poésie et tenter d'aider Éric à résoudre l'énigme qu'a formulée le poète Anastase avant de mourir.

Le personnage du fou, vivant en marge de la société, s'avère être un des détenteurs de la vérité. Dans son ouvrage *Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault constate qu'en littérature, la figure du fou sert souvent à éveiller les autres personnages sur certaines vérités qu'ils ne voient pas : « Si la folie entraîne chacun dans un aveuglement où il se perd, le fou au contraire, rappelle à chacun sa vérité [...] »⁹⁰. Dans *À l'angle des rues parallèles*, le fou est le premier à avoir senti venir la vague monstrueuse qui allait déferler sur la ville. En effet, ce sans-abri qui passe son temps à rebâtir son gîte, constamment détruit par la pluie puisqu'il est construit sur la berge d'un ravin, est celui qui aperçoit le premier miroir aveugle. Étant immédiatement conscient de ce qui arrive, il se cache dans le seul endroit qui ne sera pas atteint par le chaos et les mouches, les égouts : « On dit que sous terre, c'est l'enfer. Dis-toi que là-haut, là où tu vas, il y a la parole folle, la parole menteuse, la parole tueuse » (RP, 116). Cet homme a compris la

⁹⁰ Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 24.

folie du peuple et il préfère s'isoler dans les profondeurs de la terre, là où personne ne pense à aller. D'ailleurs, il rit lorsqu'il dit à Éric qu'il est protégé par un talisman qui est en fait une photo de l'Élu et un bouchon de Pepsi-Cola, clin d'œil à l'idéal américain ainsi qu'à l'aveuglement du peuple. Il sait que là-haut, plusieurs ont été touchés par le «virus» de la consommation et l'envoutement de l'Élu et il préfère se cacher et guider ceux qui s'aventurent sous terre. Le fou ne lutte pas pour contrer ce qui se produit, mais il arrive à éviter le désastre.

Éric, lui, se transforme rapidement en tueur psychopathe et c'est sa façon de lutter contre le système. Ce qui est particulier chez ce personnage, c'est que le P'tit Saint Pierre lui fait réaliser que s'il n'avait pas perdu son emploi, il n'aurait pas été atteint de cette folie meurtrière et n'aurait jamais posé un regard critique, comme il le fait, sur son gouvernement et sur ce qui l'entoure :

– « Ils t'ont traité conformément aux programmes d'ajustement structurel, Éric. Sans cela, tu n'aurais rien compris. Tu serais resté aveugle comme les autres. Peut-être qu'un jour serais-tu devenu ministre pour donner à cet État prédateur du sang neuf. »

Ce qu'il venait de dire était horrible, mais vrai. Je fus pétrifié de honte. C'était vrai que sans l'ajustement structurel, je serais resté ce que j'étais : un pion, un parfait citoyen toujours prêt à baisser son pantalon pour se faire enculer par ceux qui se faisaient passer pour l'État. (RP, 135)

L'individu atteint de folie semble être le plus lucide, comme si cette folie lui permettait de voir véritablement ce qui se passe, de rester à l'écart de tous ces événements. D'ailleurs, c'est la remarque que se fait Adam à propos de sa schizophrénie : « Ce que le docteur Papon ne comprend pas, c'est que ma maladie est ma guérison » (DJ, 25).

Le personnage d'Adam se présente comme une fusion de la figure du fou et celle de l'écrivain, créant une autre figure de résistance. Il a lui-même une bien mauvaise vision de son métier :

J'avais compris alors que nous, écrivains, dans ce trou du cul de pays, nous ne servions souvent qu'à faire de la figuration, de la décoration. Nous étions des clowns qu'on utilisait parfois pour amuser la galerie, pour rassurer, pour donner du vernis de culture là où on ne comptait que patates, vagins et pénis. (DJ, 25)

Malgré ce qu'il affirme, il reste un de ceux qui ont la possibilité de dire la vérité, de dire ce qu'il en est réellement dans ce pays où tout s'en va à la dérive. C'est d'ailleurs ce qu'il fait avec ses nouvelles telles que « La queue de Corneille Soisson », récit « qui prenait à partie notre président constitutionnel qui avait remporté les élections avec plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des voix » (DJ, 21). En tant qu'écrivain, Adam peut aider le peuple à garder un esprit critique en lui fournissant des textes qui le poussent à réfléchir. Son but est aussi de « tendre la main aux autres pour que la souffrance d'être sur cette terre aux dents nues ne soit pas rendu encore plus pénible par les barbelés de la solitude » (DJ, 34). L'écriture peut avoir un effet rassembleur et il doit en profiter et l'utiliser pour éveiller les consciences. Adam ne peut sauver le monde avec ses textes, mais il peut néanmoins s'en servir comme un avertissement. Malheureusement, personne n'est infaillible et il tombera lui-même dans le piège de l'orgueil et de la convoitise des richesses, et c'est ce qui le rendra fou puisque ses écrits servent à « nourrir les obsessions des grands manipulateurs » ; il se retrouve « créateur d'ombre » (DJ, 157). Malgré cela, il reste conscient qu'il ne tient qu'à lui de retrouver le droit chemin, ce qu'il tente de faire tout au long du roman.

Anastase, quant à lui, se sert de sa poésie comme mode de résistance. Ayant prédit ce qui allait arriver, il écrit un recueil intitulé *À l'angle des rues parallèles*, où il met en garde les lecteurs contre ce qui va se produire : le meurtre de Dieu, son propre meurtre, et il inclut une énigme dans laquelle il avertit son cousin qu'il doit se méfier de ce qui se

cache réellement derrière le P'tit Saint Pierre. Anastase conserve son esprit critique jusqu'à sa mort, et son écriture a pour objectif d'ouvrir les yeux au peuple.

Dans le cas d'Anastase comme dans celui d'Adam, l'écrivain est bien placé pour freiner la démente générale qui s'empare de la société puisque son métier exerce potentiellement une influence sur un bon nombre de personnes. L'écriture peut servir d'arme de combat contre le mensonge et la corruption. Le meilleur moyen pour ne pas sombrer dans ce monde factice est, comme le répète à plusieurs reprises le père d'Adam, de toujours rester honnête : « L'honnêteté intellectuelle, voilà la qualité dont doit s'enorgueillir un travailleur de l'esprit. L'honnêteté intellectuelle, c'est notre combat, c'est notre équerre. Quiconque la perd, chute. Et la chute est terrible » (DJ, 117). La folie et l'écriture littéraire sont présentées comme des lieux où la vérité peut encore s'exprimer. Cependant, l'honnêteté intellectuelle peut aussi s'exercer ailleurs : il existe des personnages intègres tels Marjorie, qui a échappé à cette «folie» et qui tente d'aider Éric, ou encore Mataro, qui lutte contre la corruption et qui entraîne des gens dans sa lutte. Telle est la voie de résistance suggérée par les romans de Victor : s'accrocher à cette intégrité intellectuelle afin de rester humain et le rappeler aux autres. Avoir la volonté de dire la vérité, de la transmettre, et surtout briser l'indifférence qui aveugle les hommes et fait d'eux les jouets de ceux qui sont malintentionnés.

CONCLUSION

Kassem s'était lié avec son voisin de gauche, Lilian, un type dégingandé aux allures funèbres qui, après des études de journalisme à l'université Columbia, travaillait à *Haïti Reporter*. Sa spécialité était de parler par aphorisme :

[...] Ou encore : « La vie, mon cher, c'est comme un roman de Gary Victor. Le fantastique l'emporte sur le réel. »

Malheureusement, Kassem, qui lisait peu, nous le savons déjà, n'avait jamais ouvert un livre de Gary Victor, ce qui était dommage!

Maryse Condé, *Les belles ténébreuses*

Notre lecture de l'œuvre de Victor nous a permis de constater que la représentation de l'aliénation des personnages prend plusieurs formes. Certains des discours ciblés sont propres à la culture haïtienne, mais plusieurs transcendent les cultures et circulent un peu partout dans le monde. Peu importe d'où ils proviennent, le problème vient de la façon dont les personnages les intériorisent ou les utilisent, ce qui invite à une réflexion quant à la façon d'interagir avec les discours qui nous entourent. Les textes ne font pas que questionner, par exemple, le discours freudien lié au complexe d'Œdipe ; ils montrent plutôt comment le personnage l'intègre sans discernement, et à quel point les conséquences d'une mauvaise interprétation peuvent être désastreuses puisque le personnage d'Adam finira par assassiner plusieurs personnes. Les romans démontrent aussi comment les personnages qui ont une vision monolithique des choses peuvent facilement se faire manipuler lorsqu'ils tombent entre les mains de gens sans scrupules.

Dans ses romans, Victor dépeint l'aliénation d'un point de vue individuel et sociétal. En fait, les romans illustrent que la «folie» collective affecte l'individu qui en devient, lui aussi, atteint. D'un côté, il y a le peuple «zombifié», qui se promène dans la ville en répétant les paroles et en exécutant les ordres de l'Élu. De l'autre, il y a l'histoire individuelle de différents personnages qui se laissent conditionner par des discours

inappropriés, faussés, mal interprétés, remaniés, et dont l'utilisation qu'ils en font n'est pas toujours justifiable ou louable. Que ce soit des discours se rapportant à la société de consommation, aux croyances religieuses, à l'histoire et la politique du pays, ou encore aux savoirs en sciences humaines, ils sont tous présentés comme étant potentiellement dévastateurs pour l'individu vu l'incapacité des personnages à garder un esprit critique face à ceux-ci.

En même temps, le dernier chapitre nous a donné l'occasion de constater que Victor ne se sert pas des personnages, uniquement, pour représenter cette aliénation quasi généralisée. L'atmosphère de la ville où règnent drogue, sexe et corruption ainsi que l'utilisation d'un imaginaire collectif littéraire, cinématographique et biblique, qu'il textualise de façon à accentuer le non-sens, voire le ridicule de certains événements, contribuent également à créer l'effet de folie et de chaos qui se dégage des deux romans. Ce chapitre nous a aussi permis de réfléchir aux différentes figures de résistance, qui arrivent à rester intègres, du moins en partie, même si tout se désagrège dans l'univers où elles évoluent.

D'ailleurs, nous avons remarqué que la plupart des figures de résistance choisies par Gary Victor font partie des topoï de la résistance en littérature. Le personnage du fou, déjà dans les farces et les soties, « prend place au centre du théâtre, comme le détenteur de la vérité »⁹¹. La prostituée vertueuse revient dans plusieurs œuvres, par exemple avec Fantine, le personnage de Victor Hugo dans *Les Misérables*⁹², une jeune femme qui représente la beauté et la pureté, mais qui, parce que victime d'injustices liées à sa naissance et à une société composée d'individus sans scrupule, doit avoir recours à la

⁹¹ Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 24.

⁹² Victor Hugo, *Les Misérables*, Paris, Éditions de la Seine, 2005.

prostitution afin de subvenir aux besoins de son enfant. La représentation quasi mythique du poète maudit, grand incompris ayant parfois des visions prophétiques, vivant en marge de la société et dont la mort est souvent tragique, a été également l'objet de nombreuses fictions, par exemple dans le roman *Stello*, d'Alfred de Vigny⁹³. Ces personnages sont des leitmotifs de la littérature française et ils ont souvent été représentés par des auteurs reconnus, dont certaines œuvres sont devenues des classiques. Un auteur classique, comme le disait déjà Sainte-Beuve, est « un auteur ancien, déjà consacré dans l'admiration, et qui fait autorité dans son genre »⁹⁴. Sainte-Beuve souligne également que « l'idée de *classique* implique en soi quelque chose qui a suite et consistance, qui fait ensemble et tradition, qui se compose, se transmet et qui dure »⁹⁵. Et c'est sur ce point que Gary Victor innove : il transpose ces lieux communs de la littérature classique dans la littérature populaire.

Le roman populaire prend son essor au XIXe siècle avec l'apparition du roman-feuilleton et des éditions bon marché. Comme l'explique Lise Queffelec : « C'est ce roman, rejeté par les critiques, puis par certains romanciers, qui s'impose comme genre littéraire de prédilection de la société démocratique. Mais c'est aussi contre lui que se dessine la conception d'un roman «sérieux», qui soit enseignement et éducation, objet culturel et critique »⁹⁶. Encore à ce jour, l'on oppose les œuvres classiques, perçues comme riches et dépositaires de valeurs fondamentales, et le roman populaire, qui, comme le mentionne René Guise, a été l'objet de critiques diverses dès son apparition :

⁹³ Alfred de Vigny, *Stello*, Paris, Classiques français, 1996 [1832].

⁹⁴ Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier Frères, s.d., 1860, t. III, p. 38.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁹⁶ Lise Queffelec, « Le lecteur du roman comme lectrice : stratégies romanesques et stratégies critiques sous la Monarchie de Juillet », dans *Romantisme, Revue du dix-neuvième siècle : Littérature populaire*, Max Milner (dir.), Troisième trimestre, N° 53, 1986, p. 9.

[...] le roman populaire se heurte, tout au long de son histoire, à une opposition émanant de milieux divers : opposition des bien-pensants qui s'en prennent à sa moralité, opposition des lettrés qui lui reprochent sa facilité et sa vulgarité, opposition politique aussi de tous ceux qui craignent ou se méfient de son action possible sur les masses populaires.⁹⁷

En effet, dans le domaine littéraire, le roman populaire est encore souvent perçu par l'intelligentsia comme un simple roman «romanesque», un genre «pauvre», qui sert uniquement au divertissement du lecteur, et que l'on accuse de faire la promotion des comportements immoraux.

Pourtant, les œuvres de Victor nous amènent à reconsidérer cette lecture dévalorisante d'une littérature romanesque qui semble plutôt avoir évolué positivement et où l'on peut retrouver aujourd'hui les caractéristiques des œuvres considérées comme modernes et dignes d'intérêt. Dans sa définition du mot modernité, Alexis Nouss précise que la modernité s'appuie « sur un présent soumis à constantes réincarnations »⁹⁸ et que « l'autorité de la tradition comme référence est remplacée par la seule valorisation de la fidélité à l'actualité »⁹⁹. Cependant, il explique que « le passé n'est pas rejeté en tant que tel, c'est son rôle de modèle qui est refusé, sa fonction normative. Il sera en revanche utilisé comme vecteur de moments d'«à-présent» successifs qui peuvent illuminer les nouvelles modernités »¹⁰⁰. Un peu plus loin dans son bref historique, il mentionne que « l'art moderne, contrairement à l'hermétisme qu'on lui prête, n'a pas tourné le dos à la culture populaire mais au contraire [...] l'a réinterprétée et s'en est nourrie »¹⁰¹. Ne peut-on pas postuler que c'est ce que fait Gary Victor : de la réinterprétation, en prenant des

⁹⁷ René Guise, présentation de l'article de Marie-Christine Haro, « Un épisode de la querelle du roman populaire : la circulaire Billault de 1860 », *ibid.*, p. 49.

⁹⁸ Alexis Nouss, « Définition de la modernité », *La modernité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 1995, p. 25.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 28-29.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 34.

figures de résistance qui font partie des lieux communs de la littérature française, en les réactualisant et en les déplaçant dans des œuvres d'un registre tout à fait différent ? N'est-ce pas ce que l'on appelle « les nouvelles modernités »? De plus, si l'art moderne a comme «règle» principale de se réinventer constamment, se pourrait-il qu'à ce stade, cet art ne fasse plus que réinterpréter et se nourrir de l'art populaire, et que la nouveauté soit plutôt dans le fait que le populaire s'inspire du «classique» en s'en nourrissant et en le réinterprétant? C'est ce que fait Victor avec ses figures de résistance, mais aussi en prenant, par exemple, un texte biblique comme trame de fond, et en le transformant pour le mettre au service de la représentation d'un imaginaire social débridé où l'on a peine à le reconnaître.

Gary Victor représente l'aliénation de ses personnages et de la société en général en écrivant des textes hybrides, qui allient différents registres littéraires et diverses formes d'art. Nous avons vu que, dans *À l'angle des rues parallèles*, il représente l'univers éclaté dans lequel est campée son histoire en utilisant des références cinématographiques du film *Matrix*, ainsi qu'en renvoyant à *L'Apocalypse*. Nous sommes loin, chez Victor, du roman populaire tel que décrit par la critique. Au contraire, il ouvre la réflexion sur une littérature populaire moderne qui est à la fois accessible, recherchée et critique. Comme le souligne Marc Angenot dans son article « Que peut la littérature? » :

C'est parce que les textes littéraires – au sens courant, institué de ce terme – ont la potentialité d'être « autre », ailleurs, en excès par rapport à leurs dires qu'ils touchent à la dimension esthétique, et c'est parce qu'ils ont, *plus encore*, la fonction de redire, d'illustrer, de relayer le déjà-là, qu'ils relèvent de la reproduction sociale.

Le texte littéraire, comme essence, n'existe donc pas. Ce qui peut se repérer occasionnellement dans un état de culture ce sont certains écrits – classés

littéraires ou non – qui secouent l’entropie des idées reçues ou qui leur tendent un miroir déformant.¹⁰²

Nous croyons que les œuvres de Victor s’inscrivent dans une littérature qui renouvelle le genre, une littérature qui mérite d’être lue avec plus d’attention, d’autant plus que dans son cas, elle peut servir à prévenir les dérives des sociétés prises au piège des discours paralysants et des idées reçues.

¹⁰² Marc Angenot, « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 25.

Bibliographie

1. Corpus à l'étude

VICTOR, Gary, *À l'angle des rues parallèles*, Châteauneuf-le-Rouge, Vents d'Ailleurs, 2003.

-----, *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, Châteauneuf-le-Rouge, Vents d'Ailleurs, 2004.

2. Études sur l'œuvre de Gary Victor

BERNARD, Philippe, « Gary Victor : les mots pour faire voir », *Notre Librairie, Revue des littératures du Sud*, 155-156, juillet-décembre 2004, p.118-121.

CAISSY LAVOIE, Audrey, *La représentation de la violence chez trois auteurs haïtiens*, Mémoire, Université de Montréal, 2007.

HORVATH, Christina, « La marge comme espace de résistance dans l'œuvre de Gary Victor », *Relire l'histoire littéraire et le littéraire haïtien*, Christiane Ndiaye (dir.), Port-au-Prince, Éditions Presses Nationales d'Haïti, 2007, p.281-299.

MININNI, Maria Isabella, « Le réalisme merveilleux de Gary Victor : causalité méta-empirique et référentialité dans l'espace narratif de Clair de manbo », *Le Roman haïtien : intertextualité, parentés, affinités*, Revue Interculturel-Francophonies, N°12, 2007.

NDIAYE, Christiane, « La lodyans haïtienne et ses avatars radiophoniques et cinématographiques ou la mise en perspective des codes endogènes et exogènes », *Palabres, « Enjeux des genres populaires dans les littératures francophones »*, Vol. XI, N°1, 2009, p. 123-144.

-----, « Le narré en liberté dans la lodyans », dans *Comprendre l'énigme littéraire de Dany Laferrière*, Port-au-Prince, les Éditions de l'université d'État d'Haïti, 2010.

PARISOT, Yolaine, « La polyphonie dans le roman haïtien contemporain : regards croisés, dédoublés, occultés », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 37, N°1, 2006, p. 203-224. <http://id.erudit.org/iderudit/016720ar>

TURCOTTE, Virginie, « L'influence du conte traditionnel et la pratique du créole dans la littérature haïtienne : l'exemple de *La piste des sortilèges* de Gary Victor », *Relire l'histoire littéraire et le littéraire haïtien*, Christiane Ndiaye (dir.), Port-au-Prince, Éditions Presses Nationales d'Haïti, 2007, p.321-344.

3. Études sur la société et la littérature de la Caraïbe francophone

ANTOINE, Régis, *Rayonnants écrivains de la Caraïbe*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1998.

-----, *La littérature franco-antillaise*, Paris, Karthala, 1992.

BARRETT, Leonard E., *The Rastafarians. Sounds of Cultural Dissonance*, Boston, Beacon Press, 1977.

BENIAMINO, Michel et Arielle Thauvin-Chapot (dir.), *Mémoires et cultures : Haïti, 1804-2004*, Limoges, Pulim, Collection Francophonies, 2006

CÉSAIR, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.

CHAMOISEAU, Patrick, *Poétiques du divers*, Montpellier, Éditeur Catherine Détrie, 1998.

CORTEN, André, *Misère, religion et politique en Haïti. Diabolisation et mal politique*, Paris, Karthala, 2001.

ÉTIENNE, Sauveur Pierre, *L'énigme haïtienne. Échec de l'État moderne en Haïti*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

FLORIVAL, Jean, *DUVALIER, La face cachée de Papa Doc*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.

GLISSANT, Édouard, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, « Folio/Essais », 1997.

-----, *Introduction à une poétique du Divers*, Montréal, PUM, 1995.

HOFFMANN, Léon-François, *Haïti : lettres et l'être*, Toronto, Éditions du GREF, 1992.

HURBON, Laënnec, *Les mystères du vaudou*, Paris, Découvertes Gallimard Religions, 1993.

-----, *Le barbare imaginaire*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988.

-----, *Culture et dictature en Haïti. L'imaginaire sous contrôle*, Paris, L'Harmattan, 1979.

JONASSAINT, Jean, *Des romans de tradition haïtienne. Sur un récit tragique*, Montréal/Paris, CIDIHCA /L'Harmattan, 2001.

LARA, Oruno D., *De l'Oubli à l'Histoire. Espace et identité caraïbes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

LAROCHE, Maximilien, *La littérature haïtienne : identité, langue, réalité*, Montréal, Leméac, 1981.

-----, *Mythologie haïtienne*, Sainte-Foy, GRELCA, 2002.

LE BRIS, Michel, *Vaudou*, Paris, Hoëbeke, 2004.

LUCAS, Rafael, « L'esthétique de la dégradation dans la littérature haïtienne », *Revue de littérature comparée*, vol. 76, N°2, 2002.

MÉTRAUX, Alfred, *Le vaudou haïtien*, Paris, Gallimard, 1958.

MOÏSE, Claude, *Constitutions et Lutttes de pouvoir en Haïti (1804-1987)*, Montréal, CIDIHCA, 1988-1990.

-----, *De l'Occupation étrangère à la dictature macoute*, Montréal, CIDIHCA, 1990.

NDIAYE, Christiane (dir.), *Introduction aux littératures francophones*, PUM, Montréal, 2004.

PRICE-MARS, Jean, *Ainsi parla l'Oncle suivi de Revisiter l'Oncle*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009.

SALA-MOLINS, Louis, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, PUF/Quadrige, 2002.

TROUILLOT, Michel-Rolph, *Silencing the past : Power and the Production of History*, Boston, Beacon Press, 1997.

4. Théorie littéraire

ANGENOT, Marc, Intervention critique, volume II, *Questions de théories de la littérature et de sociocritique des textes*, Discours social, volume X, 2002.

-----, « Analyse du discours et sociocritique des textes », *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), Montréal, XYZ, « Documents, 1998, p.125-140.

-----, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1991, p.9-27.

-----, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

-----, *Le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes*, Montréal, CIADEST, 1993.

BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.

-----, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

FALCONER, Graham et Henri Mitterand (dir.), *La lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, Hakkert, 1975.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.

LITS, Marc, *Pour lire le roman policier*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1989.

MARCOTTE, Gilles, *La prose de Rimbaud*, Montréal, Les Éditions Primeur Inc., 1983.

NOUSS, Alexis, *La modernité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 1995.

POPOVIC, Pierre, *La contradiction du poème*, Longueuil, Balzac, 1992.

ROBIN, Régine, « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture ou le projet sociocritique », *Littérature*, no. 70, mai 1988, p. 99-109.

-----, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social, *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, p.95-121.

ZIMA, Pierre V, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, 1985.

5. Divers

AGNANT, Marie-Célie, *Le livre d'Emma*, Montréal, Les Éditions du remue ménage, 2001.

BAUDRILLARD, Jean, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.

BRIL, Jacques, *La mère obscure*, Paris, L'Esprit du Temps, 1998.

CONDÉ, Maryse, *Traversée de la Mangrove*, Paris, Mercure de France, 1989.

DAMASIO, Antonio R., *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.

DE VIGNY, Alfred, *Stello*, Paris, Classiques français, 1996 [1832].

DESCARTES, *Discours de la méthode*, Paris, Presses Pocket, 1990, p. 31.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

HABERMAS, Jürgen, *La technique et la science comme « idéologie »*, Paris, Gallimard, 1973.

HUGO, Victor, *Les Misérables*, Paris, Éditions de la Seine, 2005.

LAFERRIÈRE, Dany, *Tout bouge autour de moi*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010.

L'Apocalypse, traduite par le R. P. Boismard, O. P., Paris, Cerf, 1950.

LEFEBVRE, Henri, *Le Marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1950.

LÉONARD-ROQUES, Véronique, *Caïn et Abel. Rivalité et responsabilité*, Monaco, Éditions du Rocher, 2007.

MILNER, Max (dir.), *Romantisme, Revue du dix-neuvième siècle : Littérature populaire*, Troisième trimestre, N° 53, 1986, p. 9.

PINEAU, Gisèle, *Chair Piment*, Paris, Mercure de France, 2002.

ROBERT, Paul, *Le Grand Robert de la langue française, tome 5*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2001.

SPEAR, Thomas C. (dir.), *Une journée haïtienne*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

VICTOR, Gary, *Saison de porcs*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009.

VIEUX-CHAUVET, Marie, *Amour, Colère et Folie*, Paris, Soley, 2005.

<http://www.ababord.org/spip.php?article449>